

COURSE A TRAVERS LE SALON



Voici la troisième fois, mesdemoiselles, que je viens vous parler du salon. Or, comme les expositions des beaux-arts n'ont plus lieu que tous les deux ans, cela prouve que nous sommes d'anciennes connaissances; déjà mes lectrices de 1857 sont mariées, peut-être; mon public a changé, s'est renouvelé, et, s'il faut le dire, à la louange de notre direction et de nos collaboratrices, s'est considérablement augmenté.

Je ne prendrai donc point cette revue de l'exposition des beaux-arts comme une suite des autres, j'entrerai en matière comme si je ne vous avais jamais parlé de nos artistes et des tendances de notre école actuelle, et sans m'inquiéter de reproduire, une seconde fois peut-être, des opinions générales déjà émises les années précédentes.

C'est encore au Palais de l'Industrie, des Champs-Élysées, que sont exposés nos peintres et nos sculpteurs. Les salles du haut sont ouvertes à la peinture, et le jardin du transept a été disposé pour recevoir la sculpture.

Du jury, je ne vous en parlerai pas, si ce n'est pour vous dire qu'il est composé des membres de l'Institut des sections de peinture, sculpture et architecture, votant simultanément sur chacune des œuvres appartenant à ces trois classes. Je trouve, quant à moi, que cette organisation est la plus rationnelle et la meilleure, quoiqu'elle ne puisse pas toujours empêcher des erreurs regrettables. Évidemment les membres de l'Institut sont les juges naturels et légitimes des artistes, puisqu'il faut des juges. Maintenant, pour corriger les partis pris d'école et modifier l'inflexibilité de certaines tendances, il est également bon que les peintres soient jugés, non-seulement par les peintres, mais encore par les sculpteurs, les architectes et les académiciens libres, et réciproquement. Je le répète, chaque année, on se plaint des erreurs du jury, et on n'a malheureusement pas toujours tort. Cela prouve que s'il faut en général conclure qu'un tableau est relativement bon lorsqu'il s'inscrit au livret et s'étale sur les murailles des salles d'exposition, il serait injuste de décider qu'un autre est mauvais parce que le jury, plus ou moins au complet, plus ou moins bien disposé, l'aura marqué d'une R. (Refusé.)

Avant d'entrer dans l'appréciation générale du salon de 1861, et dans l'examen particulier des œuvres, il faut, mesdemoiselles, que nous jetions un coup d'œil sur l'arrangement des salles et du jardin.

Les artistes se plaignent — d'abord ils se plaignent toujours — mais cette fois, avec juste raison, je crois, de la teinte grise des plafonds et des murs, qui

éteint les ciels et toutes les parties claires en général. Les parquets font aussi de larges masses grises qui renvoient aux plafonds leurs reflets blafards, et, entre les deux, les tableaux semblent pris dans un nuage. Mais cet inconvénient étant commun pour toutes les œuvres, par là même diminue d'importance.

Les sculpteurs réclament aussi contre le jardin, et redemandent, paraît-il, à être exposés dans des salles. Je trouve, pour moi, que c'est la plus désastreuse idée qu'ils puissent avoir. Jamais la sculpture n'a été si avantageusement placée qu'en 1857 et 59, dans le transept disposé en jardin anglais.

Je l'ai dit plusieurs fois, en Grèce, où la sculpture avait pour fond un ciel toujours serein et pour atmosphère un air doux et parfumé, car la sculpture, presque toujours nue, semble avoir besoin d'un tiède milieu; en Grèce la sculpture était à sa place sur les places publiques. Chez nous, l'humidité la ronge bien vite de sa mousse verte, il lui faut un abri. D'autre part, je n'aime pas à voir s'aligner en files ces blanches statues dans des salles froides et nues. Une sorte de serre me semble bien mieux appropriée à servir de cadre à l'exposition des sculpteurs; c'est ce que nous avons eu, les années précédentes, avec le transept du Palais de l'Industrie disposé en jardin anglais.

Cette année, l'administration a pris le parti d'y faire ce qu'on appelle un parterre à la française, c'est-à-dire d'y tracer des allées droites bordées de plates-bandes sans arbres, et de donner pour fond à cet agréable paysage une toile verte relevée par des palères de distance en distance. Assurément cette innovation n'est pas heureuse, et c'est bien le cas de s'écrier que le mieux est l'ennemi du bien, en supposant que le nouvel arrangement ait été pris pour faire mieux. Mais l'économie surtout y trouve son compte. Il n'y a pas de rivière anglaise à créer, à peupler de cygnes noirs aux becs rouges, il n'y a pas de grands arbres à transporter. On met de la terre de bruyère dans des plates-bandes bordées de buis, quelques pots de fleurs, beaucoup de sable jaune dans les allées, comme s'il était besoin de faire de la poussière pour le bas de vos jupes, et tout est dit. Tandis que je suis au jardin et à l'exposition de sculpture, il faut que je reproche à l'administration d'avoir placé dans les corridors d'entrée et de sortie, tous les bas-reliefs, les seules sculptures qui soient exigeantes en fait de jour.

En revanche, je la félicite de l'innovation qui range les peintres par ordre alphabétique pour le placement de leurs œuvres, comme pour leur rang au

livret. Cela coupe court à bien des réclamations, et, pour le public, c'est une aisance de plus.

Une fois que l'on a traversé le grand salon d'entrée, qui est le salon de la peinture officielle, on peut lire au-dessus des portes de chaque salle les initiales des artistes exposés dans cette salle.

Maintenant, mesdemoiselles, que nous avons, d'un coup d'œil rapide, embrassé l'ensemble de l'exposition, nous allons, si vous le voulez bien, y entrer de compagnie. Nous commencerons par la peinture, car c'est vers elle, d'abord, que se porteront les pas et les regards de celles d'entre vous qui verront le salon de 1861.

On entre donc dans le grand salon carré du milieu, qui est le salon réservé aux tableaux d'histoire contemporaine, et aux portraits des souverains.

Un conseil, mesdemoiselles, avant tout examen. Pour bien voir et comprendre la peinture dans toute sa puissance et toute sa profondeur, ne négligez pas de vous munir d'une lorgnette, comme pour aller au théâtre. Vous apercevrez alors des effets nouveaux, des reliefs que vous ne soupçonniez pas, et la science de la perspective et des valeurs vous apparaîtra. Je ne saurais trop vous recommander cette précaution; elle vous vaudra mieux que la lecture d'un gros volume sur la peinture.

Le premier tableau que vous verrez en face de vous, c'est la *bataille de Solferino*, par M. Yvon, une grande page, qui n'a pas beaucoup de succès. Mais, si la *bataille de l'Alma*, par M. Pils, qui lui fait vis-à-vis, n'existait pas, on remarquerait peut-être la composition de M. Yvon et la hardie pose de ses cavaliers.

On reste rivé devant le puissant réalisme de la *bataille de l'Alma* de M. Pils, et on est séduit avant de s'être aperçu que ce tableau d'histoire pourrait compter parmi les tableaux de genre s'il n'avait pas une aussi vaste étendue et, qu'en tous cas il devrait s'appeler seulement : *Un épisode de la bataille de l'Alma*.

Regardez avec vos yeux seuls l'ensemble général de cette peinture, le vaste des fonds, la simplicité des détails, la vérité des types et des attitudes. Il vous semblera que vous voyez une photographie du génie français lancé sur les champs de bataille.

Puis, prenez votre lorgnette, et fixez-la successivement sur chaque groupe; vous croirez voir les personnes se mouvoir dans leur atmosphère, et se détacher en relief.

La *Bataille de l'Alma* est un tableau d'histoire comme nous n'en avions pas eu depuis longtemps.

Quand on entre au Salon, le premier jour d'ouverture, on ne suit pas patiemment l'ordre des salles ni celui des genres, ni celui des toiles. A travers l'éblouissement qui vous saisit d'abord, on cherche des lumières distinctes, se détachant sur la masse. On s'élanche dans la direction des œuvres que l'on entend vanter par de plus matineux que soi, courant d'une grande page d'histoire à un microscopique tableau de genre. C'est ainsi que l'on écerème pour ainsi dire l'exposition, et que l'opinion se forme d'emblée sur les grands succès — et sur les chutes.

Cette manière de procéder, tout instinctive, pourrait bien avoir logiquement sa raison d'être. N'est-ce pas, en effet, les points saillants que l'on saisit d'abord dans un ensemble? Peu à peu, ensuite, on découvre

les détails, les pensées, les délicates beautés d'un ordre égal, peut-être, mais moins éclatant. Permettez-moi, mesdemoiselles, de faire ici ce que j'ai fait en entrant dans les salles d'exposition, c'est-à-dire de ne pas les parcourir lentement, à la suite l'une de l'autre, mais d'un pas rapide, m'arrêtant seulement aux tableaux qui, pour une cause ou une autre, criaient plus fort que les autres et quitta à retourner en arrière.

Dans ce grand salon carré, spécialement consacré à la peinture officielle, ce que j'ai remarqué d'abord après les grands tableaux de MM. Pils et Yvon, c'est un fort beau portrait du roi des Belges, par M. Winne. Je recommande à toutes vos études, mesdemoiselles, cette grande et magistrale peinture à la touche franche et sévère. Non loin de là vous verrez un portrait du prince Napoléon, de M. H. Flandrin, puis un tableau de genre dont la profonde impression ne saurait manquer de vous toucher. Ce tableau, de M. Muller est intitulé : *Madame Mère* (1822). Le livret ajoute :

« Madame Letitia se retira à Rome, en 1814; vêtue d'une robe de deuil qu'elle ne quitta jamais depuis la mort de Napoléon, ayant assises, à quelque distance d'elle, deux vieilles dames corses, tricotant ou lisant, elle contemplait le portrait en pied de l'Empereur ou filait au fuseau. »

Cette courte notice racontera le tableau à celles de vous qui ne le verront pas. Elles devineront la grande et muette douleur de la mère de Napoléon, la compassion respectueuse de ses vieilles amies, tout l'ensemble de cette composition, dont la place paraît marquée dans un oratoire de la famille Bonaparte.

Vous vous arrêterez aussi, sans doute, devant un portrait en pied de la gracieuse princesse Clotilde, peint par M. Hébert; sous la peinture verdâtre et sous le dessin raide que M. Hébert tient absolument à conserver, vous devinerez une jeune et charmante femme dont la santé seulement ne semble pas brillante. Rassurez-vous, la princesse se porte fort bien. Mais c'est que M. Hébert a pris la spécialité de ces airs maladiés. Au temps où l'on aimait les allégoriques, les peintres représentaient les rois et les princesses en Soleil, ou en Diane chasseresse, ou en sainte Cécile, prenant ainsi pour types les dieux de l'Olympe et même les saints. M. Hébert les peint en convalescents; mais la convalescence n'amaigrit ni ne dessèche les mains finement modelées de ses modèles. Regardez la main de la princesse Clotilde, et vous verrez que M. Hébert ne renonce pas à devenir un grand peintre.

Traversons la salle : un tableau de genre, de M. Landelle, vous représente l'Empereur et l'Impératrice visitant la manufacture des glaces de Saint-Gobain; l'Impératrice étame une glace. Regardez bien son visage baissé vers ses petites mains qui travaillent. Aucun portrait ne m'a semblé jusqu'à présent rendre aussi parfaitement sa physionomie charmante.

Traversons encore, et cette fois diagonalement : Voici l'esquisse d'un projet de frise par M. Coubertin, qui nous représente le cortège papal, lorsque le Saint-Père, aux jours de fêtes, est porté au pied du grand autel de Saint-Pierre, entouré des gardes des nations catholiques, des cardinaux, des généraux des ordres monastiques, etc., dans toute la pompe enfin

de la papauté triomphante. Les circonstances actuelles donnent à ce tableau un puissant intérêt.

Puisque nous sommes à l'entrée des doubles galeries qui unissent le grand salon carré du milieu avec ceux des extrémités, entrons-y au hasard, et suivons la foule pour nous arrêter où elle s'arrêtera.

Un groupe se forme devant les tableaux de M. Paul Baudry. J'ai déjà eu l'occasion, mesdemoiselles, de vous parler de M. Baudry, un jeune peintre qui en est à sa troisième exposition, je crois, depuis son retour de Rome.

C'est un talent multiple, et qui n'a pas encore trouvé sa voie ni marqué puissamment son empreinte. D'abord on eût dit que M. Paul Baudry s'était imprégné de l'esprit du Parmésan, du Corrège et d'André del Sarte; il nous rapportait presque des pastiches de la renaissance italienne. Puis il fit des portraits dont les uns portaient, à ne s'y point méprendre, l'empreinte pensive et austère du génie moderne et qui étaient magistralement peints, tandis que les autres semblaient l'erreur d'un pasticheur des Flamands.

Aujourd'hui, il se présente à l'Exposition avec toutes ses tendances diverses, exprimées chacune par un ou deux tableaux; puis, il vient combattre sur le terrain de l'histoire sentimentale, côte à côte avec M. Muller par son principal tableau : *Charlotte Corday*, et il combat avec succès.

C'est bien là l'expression d'épouvante qui convient à cette jeune fille exaltée par les passions patriotiques, dont la main a su trouver l'énergie sauvage de poignarder un homme, un homme puissant et terrible. Charlotte, devant Marat qu'elle vient de tuer, se recule et se blottit au mur comme si elle craignait de voir sortir un spectre de la baignoire sanglante — ou comme, si l'œuvre accomplie, — sa conscience s'éveillait et lui demandait : « De quel droit, t'es-tu faite en même temps juge et bourreau? D'un être vivant et pensant tu viens de faire un cadavre, d'un pêcheur, un damné peut-être! Quelle puissance t'a poussée? Celle du Dieu vengeur, du Dieu des armées, ou l'aveugle fureur de Satan déchaîné? »

Violente et faible, Charlotte est bien femme. Toute sa contenance dit :

« Qu'ai-je fait? et, maintenant, que va-t-il advenir? »

Il adviendra certainement un succès pour M. Paul Baudry.

J'en voudrais dire autant du portrait que le même peintre a fait de M. Guizot... en centenaire. Mais, je m'arrête devant celui de madame Madeleine Brohan, de la Comédie-Française, et je recule épouvanté. Quoi! c'est là cette actrice si jeune et si jolie? L'illusion de la rampe l'embellit donc bien? Mais madame Madeleine Brohan a vingt-cinq ans, je crois, à peu près, et ce portrait-là lui en donne environ le double. Passons au portrait d'enfant que M. Baudry accommode en petit saint Jean. Ceci, par l'exécution comme par l'idée, rappelle le pastiche italien, et ne rappelle plus les inspirations gracieuses et les fins et jolis morceaux du peintre de la *fortune*. On se demande comment la même main a pu faire le portrait de M. Guizot et ce portrait-là, et les mêmes yeux s'en contenter.

Les tableaux de madame Browne brillent non loin de ceux de M. Baudry. Vous savez, mesdemoiselles,

quelle place importante occupe aujourd'hui dans l'art cette jeune femme, dont la première entrée au salon fut un événement. Son portrait de M. le baron de S... est certainement un des trois ou quatre plus beaux de l'exposition.

Dans la salle suivante, les premiers tableaux qui nous arrêtent au passage sont ceux de M. Jules Breton. Celles de vous qui ont lu mon dernier salon se souviendront, mesdemoiselles, de l'enthousiasme avec lequel j'ai fêté le triomphe de M. Jules Breton. Cette année il n'a point perdu, certes, son réalisme puissant et simple, ses effets justes et grands; mais son exposition a moins d'importance et d'éclat.

Que j'aimerais pourtant à avoir chez moi les *Sarcophages*, le *Soir* ou le *Colza*! Quel coin de nature vraie et bonne à regarder dans une galerie, comme on aime à regarder ce qui repose. Ce n'est point ici la nature coquette qui séduit, c'est la nature naïve rendue avec la franchise de la photographie, et animée par le génie du peintre.

Peut-être serait-ce ici le lieu de vous parler de l'influence de la photographie sur l'art, et de vous dire que si les paysagistes fixent souvent sur leurs toiles une composition et un effet de soleil saisis à l'aide d'un objectif, les portraitistes ont aussi recours à Disdéri pour trouver une pose, un arrangement et un jeu de physionomie. Mais l'étendue de cet article est restreinte et, malgré la pauvreté relative du Salon, j'ai beaucoup de choses à vous dire.

Voici que je passe devant les toiles de M. Chaplin. Je m'arrête naturellement, car mes yeux sont attirés par un papillotage de bleu et de rose, agréable à voir comme un déshabillé Pompadour. Mais je me demande si l'art a véritablement affaire de ces jolis décors pour papier peint. M. Chaplin, mesdemoiselles, a été le maître de madame Browne. Quelle distance, aujourd'hui du maître à l'élève?

A quoi bon nous arrêter longtemps devant ces panneaux coquets, quand nous n'avons pu voir encore les beaux portraits de M. H. Flandrin. Vous venez de rencontrer le joli, arrivez pour saluer le beau!

N'êtes-vous pas tout-à-coup transportées à des hauteurs inaccessibles devant ces œuvres magistrales qui semblent porter l'empreinte de l'âme plus que celle de la vie? La photographie n'a rien à voir avec ceci, ou du moins elle n'y a pas laissé son reflet. M. Flandrin n'accuse pas les vulgarités de ses modèles à la manière des réalistes, il ne ramène pas toutes les physionomies à un type convenu comme M. Dubuffé, dont voici, non loin de là, les belles dames en robes à frou-frou. Non, il se préoccupe surtout du caractère historique, si j'ose appliquer cette expression, même à ces portraits de femmes. Il ne peint point pour la mode d'aujourd'hui ni pour celle de demain, il peint pour les générations futures. Si la *Dame à l'Oeillet* du dernier salon, si la *Dame à la Robe brodée de jais* de celui-ci étaient livrées dans cinquante ans à un philosophe psychologue ou à un romancier, croyez-vous qu'ils ne devineraient pas les âmes sous les fronts transparents de ces visages; qu'ils ne reconstruiraient pas, par induction, le milieu où ces personnages ont vécu, et les principales impressions qui ont influencé leur vie?

L'art qui procède de la pensée et cherche dans la forme une aide et non un but, l'art, comme l'enten-

dent Raphaël et Ingres, est décidément le premier de tous !

Avec les paysages et les tableaux de genre de MM. Français, Fromentin et Frère, voici l'art spirituel qui a tant de représentants au salon, et dont le grand maître est M. Meissonnier, que nous trouverons tout à l'heure à l'autre extrémité des galeries. M. Français nous a donné de jolies vues des environs de Paris, M. Fromentin des vues du désert et M. Frère, je veux dire MM. Frère, car il y en a deux ou trois qui tous ont un remarquable talent, MM. Frère donc, des intérieurs français ou arabes, pleins de vie et de simplicité.

Vous trouverez dans le voisinage de bons paysages de M. Dussausay.

Les ciels profonds et les eaux transparentes de M. Daubigny nous ramènent à la nature puissante et simple comme l'entendent MM. Jules Breton, Troyon, et, en général, les représentants de la nouvelle école des paysagistes réalistes. Si je place M. Daubigny parmi les réalistes, mesdemoiselles, c'est dans le bon sens du mot. Rien ne repose mieux les yeux, ne les charme davantage, après une promenade déjà longue au milieu de tout ce papillotage de peinture hétérogène, que la vue de la nature tranquille et vraie qu'il représente.

Dans le grand salon qui termine ce côté droit des galeries, voici venir M. Courbet. Il nous donne cette année des dessous de bois, des chasses, etc., où se retrouvent les qualités de peinture franches et solides du peintre qui a tant cassé de vitres avec ses *Casseurs de pierres*. M. Courbet se prive cette fois de nous montrer un épouvantail parmi ses œuvres, pour forcer l'attention. Mais rassurez-vous, mesdemoiselles, l'épouvantail n'est pas perdu. Si M. Courbet ne l'expose plus, c'est qu'il a trouvé pour ce faire, un Monsieur dont l'ex-voto vous arrêtera certainement de l'autre côté... Oui, désormais, M. Courbet a escaladé le ciel des gens parvenus, des gloires consacrées. Il a trouvé son pasticheur !

Passons.

Aussi bien voici les tableaux de M. Corot, où la poésie semble avoir trouvé un asile inviolable. Il faut encore s'arrêter et rêver devant ces toiles négligées, mais charmantes, comme tout à l'heure devant les paysages de M. Daubigny. La rêverie n'est plus la même. Là elle errait dans les campagnes françaises par un temps un peu gris ; ici elle s'envole dans des pays inconnus dont la réalité n'a jamais frappé nos yeux, mais que nous avons vus tant de fois, en dormant, lorsque notre imagination a quitté la terre pour le pays des fées, qu'il ne faudrait certes pas venir nous en contester l'existence.

Dans le même salon, voici une jolie madone de mademoiselle Crauk, puis deux grandes peintures de M. Puvion de Chavannes qui attirent l'attention des artistes par une magistrale ordonnance et de grandes qualités décoratives.

Revenons vite à présent ; vous avez peu de temps, moi, peu de place. N'oublions pas que nous avons à peine vu la moitié de l'exposition de peinture et que nous ne sommes pas même entrés à l'exposition de sculpture.

Remontons les galeries. En passant, nous découvrons, dans une embrasure drapée de rideaux de velours sur un chevalet, lui aussi couvert de velours

grenat, un admirable profil de S. M. l'Impératrice, peint par M. Winterhalter. C'est un bijou, un diamant admirablement serti par cet entourage sombre. Mais est-ce bien ressemblant ? non. C'est plutôt une étude d'après notre jolie Souveraine, qu'un portrait.

Voilà que nous avons traversé le grand salon. Entrons à gauche, dans la galerie qui s'ouvre au fond. Vers le milieu de la galerie, une foule nombreuse se presse et se pousse devant des tableaux qu'on ne voit pas de loin. Essayons d'approcher ; c'est difficile. En attendant que notre tour vienne, levons les yeux sur une grande figure drapée à l'antique, qui s'appuie à un décor non moins antique. Le livret indique le *Portrait de mademoiselle Rachel* et le nom du peintre Gérôme. Ne regardons plus alors ; M. Gérôme a tant de fois mieux réussi !

Et puis, en poussant un peu, en me faufilant adroitement, me voici enfin parvenu au premier rang des spectateurs. Cette fois, voici M. Gérôme, le vrai !

Je m'arrête pourtant ; il me vient un scrupule. Pour moi, cavalier moustachu, j'ai pu, je puis regarder à l'aise ces tableaux de M. Gérôme. Pour vous, mesdemoiselles, ce sera difficile ; je n'approuve pas, d'ailleurs, le choix des sujets de M. Gérôme, et je crois que s'il a assez de talent pour se faire excuser de les traiter, il en a trop pour le consacrer à illustrer des scènes infiniment peu morales.

Assurément vous ne pouvez pas voir cela, et j'aurais pourtant bien voulu vous montrer *Rembrandt faisant mordre une planche à l'eau forte*, et le *Hache-paille-egyptien*.

Le *Rembrandt* est un des beaux tableaux de ce salon, qui n'en compte guère. C'est un relief, une vie, un fini, par-dessus tout cela une couleur chaude et vigoureuse tout à fait digne de l'inspirateur de l'œuvre. Le *Hache-paille égyptien* nous reporte bien loin des temps, des climats, du courant intellectuel dans lesquels s'encadre le *Rembrandt*. C'est un paysage, un petit paysage, mais qui, par l'ordonnance et l'impression, semble raconter une scène épique.

Voyez : c'est un ciel bleu, uni, sans un nuage, un ciel profond et clair comme chez nous au mois de juillet, et en Italie et en Orient, toujours. Au-dessous, sur la terre, c'est un champ de blé mûr, absolument comme en pleine Beauce ; au milieu, deux êtres humains dont l'un est assis sur son *hache-paille* rustique comme sur un trône, dont l'autre debout, dirige l'instrument. Mais ces deux êtres semblent appartenir à la génération qui laboura, au temps des Pharaons, les plaines fertilisées par le Nil. Entre les représentants d'une civilisation enfouie depuis tant de siècles dans la poussière des ruines, et les paysans modernes, il y a tant et tant de pensées ! Le contraste de la nature éternellement la même, avec l'humanité si diverse, si changeante, qui frappe et fait rêver ! Et puis on sent si bien, malgré la simplicité de la scène qu'elle rend, une nature prise sur le fait ! M. Gérôme connaît bien l'Égypte. Il y a voyagé, il en a rapporté même, outre de bien intéressantes études, de curieux morceaux de momies. Je les ai vus ; ils m'ont prouvé, mesdemoiselles, que les sujets de Sésostris, de Chéops et de Pharaon avaient les pieds, les mains et le crâne faits tout comme nous.

Mais il s'agit de hâter le pas : il s'agit de serrer

ses lignes, car voilà encore bien des salles à voir, et voilà déjà bien du papier noirci.

Passons rapidement devant deux marines de M. Gudin, frétilantes et rutilantes de toutes les couleurs du prisme. Arrêtons-nous devant le *Samson pris par les Philistins*, de M. Glaze fils, un jeune homme de dix-neuf ans, dit-on, qui donne, comme vous voyez, les plus belles espérances.

Voici les tableaux de M. Hamon, toujours attirant le regard par leur étrangeté coquette, et cet incroyable mélange d'antique et de moderne qui confond l'esprit en l'amusant.

On s'arrête aussi attiré par un intérêt plus explicable et moins fantaisiste, devant les tableaux de genre historique de M. Hamman : les *Contes de Marguerite d'Angoulême*, le *Premier épisode de la journée des Dupes*, les *Adieux*.

M. Heilbuth obtient, cette année, un des principaux succès du salon, avec cinq tableaux tous remarquables, à divers titres.

Son *Couronnement du Chevalier poète Ulrich de Hutten* qui fut, comme vous savez, un des premiers disciples de Luther, atteste une grande habileté d'arrangeur et une grande connaissance des mœurs, des costumes et des traditions allemandes du moyen âge. Son *Mont-de Piété*, par une vive opposition, raconte, au contraire, une scène toute moderne, une triste scène de misère d'une réalité puissante et navrante. Le moine qui joue du violon, adossé au mur d'un couvent et devant un paysage plat et sévère que M. Heilbuth a intitulé *Solitude*, invite à une rêverie touchante et profonde. De tous les tableaux de M. Heilbuth, c'est celui que je préférerais s'il m'était donné d'en choisir un pour mettre dans mon cabinet de travail. Nous avons encore, du même artiste, un moine mendiant qui court la campagne son bisac au dos et un grand parapluie de cotonnade au bras en guise d'ombrelle; puis *l'Auto-da-Fé*.

Voici un excellent portrait de M. Juillerat, le célèbre poète, par madame Juillerat; un joli *Chemin sous bois* bien ombreux de M. Louis Leroy.

Nous gagnons le salon carré qui termine ce côté des galeries, et forme un des angles du palais. Nous allons, si vous voulez bien, en faire le tour; nous visiterons ensuite les deux ou trois salles qui suivent, à droite, puis nous reviendrons par la galerie parallèle à celle que nous venons de parcourir.

Dans le salon carré, voilà d'excellents tableaux d'animaux, par M. Jacque; un beau portrait de femme par M. Jalabert, de laids portraits de chiens par M. Jadin, enfin les beaux paysages de M. de Knyff.

C'est peut-être ici le lieu de remarquer, mesdemoiselles, que les étrangers bilitent cette année, à notre salon. Ainsi MM. de Knyff, Otto Van Thoren, l'auteur d'excellents paysages que nous rencontrons tout à l'heure, et que je vous recommande bien de regarder avec votre lorgnette; Weber, que nous verrons aussi du même côté dans la galerie suivante, et qui fait des marines dont l'eau a une transparence singulière; Riedel, dont les peintures ensoleillées attireront nécessairement vos regards, sont loin de tenir parmi nous un rang secondaire. M. Knyff atteint certes au premier. Il est vrai que M. Daubigny est placé bien loin de là, à l'autre extrémité de l'exposition, où nous l'avons vu, et que M. Troyon n'a pas exposé.

Au milieu du salon carré de l'aile gauche sont exposées des miniatures; c'est un domaine, mesdemoiselles, où vous avez particulièrement droit d'examen. Il y a de fort belles miniatures, et parmi les plus belles, vous distinguerez facilement celles de M. de Pomayrac et celles de madame Lapoter, qui expose cette année deux miniatures à l'huile; une belle copie du portrait de la duchesse de Noailles, par M. Coignet; et un portrait de mademoiselle Tiebelli, la jeune cantatrice qui vient d'avoir de si beaux succès au Théâtre-Italien.

Engageons-nous dans les salles qui suivent. Ah! voici les Meissonnier. La foule les entoure, bien entendu, et il faut les prendre d'assaut. Il n'y a plus rien à dire, mesdemoiselles, sur le talent de M. Meissonnier qui, d'ailleurs, ne se surpasse pas cette année. A mon avis, son meilleur tableau est le microscopique bijou qu'il a intitulé : un *Maréchal ferrant*.

Ces deux paysages élégants, aux ciels profonds et purs, aux belles lignes, sont de M. Nazon. Nous passons devant ceux de M. Théodore Rousseau, toujours si prodigieux de relief, de profondeur et de détails. L'ordre alphabétique, suivi assez généralement pour le placement, met à côté d'eux les jolies bêtes de M. Philippe Rousseau. Nous trouvons aussi, dans ces salles, les tableaux pleins d'expression dans lesquels M. Protais raconte les misères de la vie et de la mort du soldat. Enfin voici la grande page, l'illustration du Dante, par M. Gustave Doré : la *Mer de glace*.

C'est une des œuvres artistiques les plus renommées de ce temps, que l'illustration du Dante de M. Gustave Doré. Les dessins ont été exposés à l'exposition du boulevard des Italiens, et y sont peut-être bien encore. Vous trouverez quelques-uns des meilleurs ici, dans la galerie des dessins, gravures et lithographies. M. Gustave Doré possède à un haut degré les qualités d'imagination nécessaires à une œuvre telle que l'illustration du Dante. Aussi a-t-il remarquablement bien réussi; son tableau de la *Mer de glace* est inspiré d'une de ses plus heureuses compositions. Peut-être la peinture n'en est-elle pas suffisamment franche et solide; mais l'impression est puissante; d'ailleurs n'oublions pas que nous sommes au pays des ombres.

Revenons sur nos pas, maintenant; retraversons le salon, prenons la galerie à droite, nous allons y voir l'*Attelage russe* de M. Otto Van Thoren; *Au Roi*, de M. Willems; les singulières peintures de M. Riedel, qui ressemblent à des stores, tant la lumière paraît les traverser. Les tableaux de M. Tissot, un pasticheur de Leys, le célèbre peintre flamand. C'est toujours une assez triste manière de forcer la célébrité que de pasticher ou de charger quelqu'un. M. Leys lui-même est un peu pasticheur des anciens maîtres de l'école allemande, et voici M. Tissot disant au public, qui sans doute ne le remarquait pas assez : « Voyez un peu comme je fais bien M. Leys! »

Pourtant M. Tissot manifeste un véritable talent et une vigueur de ton qui promet un peintre coloriste. Pourquoi, puisqu'il possède ces qualités, ne les applique-t-il pas à des œuvres vraiment individuelles?

Malgré le talent de M. Tissot, je passe, et je vais m'arrêter devant les vues du bas Danube qu'expose M. de Tournemine. Que voilà donc des flamants et des ibis roses qui sont élégants dans leur

débranchement. Comme ils sont vivement et spirituellement dessinés! Comme ils s'enlèvent bien dans le paysage! Cependant, voici des canards sauvages qui n'ont pas moins de relief et d'accent. Il faut encore regarder à la lorgnette ces paysages pour voir que le peintre a la science de l'air et de la lumière; pour peu qu'on fixe les tableaux, et que la main vous tremble, on dirait que les canards et les flamants nagent et battent de l'aile.

J'ai déjà cité les marines de M. Weber, et je ne saurais trop vous engager à les étudier, mesdemoiselles, pour en remarquer le caractère sobre et simple. Vos yeux ne seront point attirés là par un fracas de couleur; au contraire, ils iront peut-être s'arrêter sur cette harmonie grise, pour se reposer, et ils s'y fixeront, attachés par un solide intérêt.

Au *Loup!* par M. Verlat, est une bonne et vigoureuse étude. Les *Vues de Venise* que M. Ziem a arrangées en tryptique, sont, comme toujours, lumineuses et brillantes.

Mais ce qui captive particulièrement l'intérêt de ce côté des galeries, ce sont les tableaux de M. Alfred Stevens : *le Bouquet, une Veuve, un Fâcheux, la Nouvelle, une Mère*. On s'arrête. On se groupe devant les Stevens, comme toujours; ce peintre a le secret de la peinture franche, simple, vraie et coquette, c'est-à-dire le secret de captiver en même temps les gens du monde et les artistes. Tandis que les uns disent : « Comme il fait bien le velours marron! » les autres s'écrient : « Que de relief, de profondeur, de solidité! »

Je voudrais entrer dans le détail et vous faire observer, mesdemoiselles, toutes les qualités des tableaux de M. Stevens; mais vous les découvrirez facilement, elles sont de celles qui ne peuvent manquer de vous frapper; d'ailleurs l'heure presse, et la place que m'accorde votre directrice se remplit, se remplit... Descendons au jardin pour voir la sculpture. Hélas! nous n'aurons qu'à peine le temps de suivre en courant la galerie où se rangent les pastels de Girard, les dessins de Vidal, de Gustave Doré, de mademoiselle Coppens de Nortlandt, une très-jeune fille dont je ne saurais trop recommander le talent précoce, et les beaux bustes en terre cuite de M. Carrier-Belleus. Il faut voir ces bustes pourtant, mesdemoiselles, ils représentent un des plus excellents produits de la sculpture.

Les œuvres capitales sont : *l'Agrippine* de M. Maillet, noble et belle figure inspirée de l'antique; le *Marius* de M. Vilain; la jolie *Filleuse*, de M. Mathurin Moreau; l'élégante *Nyssia au bain* de M. Iselin; le *Napoléon législateur* de M. Guillaume, et le *Faune* de M. Crauck, beau bronze d'une irréprochable exécution.

Venez voir maintenant le monument de Kamienski, par M. Franceschi; vous y trouverez la grandeur unie à l'impression. Il s'agit de la statue d'un jeune soldat mourant qui sera déposée sur une des tombes du cimetière Montmartre. Certes, le visiteur s'arrêtera devant ce bronze aux lignes simples et sévères, à l'exécution large et puissante.

Nous ne pouvons plus qu'indiquer par un mot les œuvres qui se distinguent dans la foule, encore en

passerons-nous sous silence plusieurs qui mériteraient assurément une mention, et l'auraient si je pouvais donner plus d'étendue à cet article.

Mais, en revanche, mesdemoiselles, je ne vous parlerai pas non plus de tristes œuvres, presque deshonorantes pour la statuaire que le jury a, je ne sais comment, laissé entrer à l'exposition, et que vous ne verrez que trop.

Venez donc voir encore le *Christ chassant les vendeurs du Temple*, de M. Virieu; le *Vainqueur aux jeux olympiens*, de M. Cauet; l'*Andromède*, de M. Cambos; la *Danée*, de M. Lebourg; la *Suzanne*, de M. Cabet; l'*Hylas* de M. Brunet. Un portrait de feu mademoiselle L. S., statue de marbre destinée à son tombeau, par M. Henri Varnier. Une *Eurydice* de M. Roubaud, etc.

Puis les beaux bustes de MM. Iselin, Oliva, Cordier, Adam Salomon, Crauck, Lequesne, et, parmi les noms plus nouveaux à notre sympathie, ceux de MM. Narcisse Cotte et Marius Durst.

Quant au grand monument érigé à Don Pedro II, on ne saurait en porter un jugement équitable à l'exposition, c'est conçu pour une vaste place publique et c'est montré dans une cage de verre.

Mesdames Lefèvre-Deumier et Noëmi Constant ont trouvé des émules; nous voyons au livret de nouveaux noms de dames. Souhaitons la bienvenue à madame Léon Beriaux, dont un bas-relief en plâtre, *l'Assomption de la Vierge*, est finement traité.

Madame Lefèvre-Deumier, à notre grand regret, n'a pas exposé. — Madame Noëmi Constant n'expose qu'un bas-relief en plâtre destiné à la décoration d'une des nouvelles galeries du ministère d'Etat, et ces travaux décoratifs, spécialement faits en vue de la place qu'ils doivent occuper, ne sauraient être appréciés au Salon.

Je regrette, mesdemoiselles, de ne pouvoir causer avec vous plus longtemps. Tant de choses me resteraient à vous dire! Mais ceci, comme mon titre l'indique, n'est qu'une course à travers l'Exposition. Si vous voulez vous en former une idée plus complète, je ne saurais donner un meilleur conseil à celles de vous qui habitent Paris, que d'aller entendre, le lundi soir les entretiens de M. Challemeil-Lacour au salon des Arts-Unis, 26, rue de Provence. Je vous ai déjà parlé de ce salon tout artistique à propos de l'exposition de tableaux et de statues qui y est permanente et des beaux concerts organisés cet hiver par M. Chol, dont la méthode pour l'enseignement du piano ne peut manquer d'être connue de vous.

Nous voici donc sortis du palais des Champs-Élysées. Nous reprenons le chemin du logis, fatigués des jambes et des yeux. Quelle impression générale nous reste du Salon de 1861?

Hélas! mesdemoiselles, il faut l'avouer, quoiqu'il m'en coûte : l'exposition de cette année ne comptera pas parmi nos meilleurs et nos plus riches. Aucun talent nouveau ne s'y est révélé par un de ces coups d'éclat qui marquent dans l'histoire artistique d'une époque; et les anciens maîtres, ceux dont la gloire a consacré les noms, ne se sont pas surpassés, tout au plus sont-ils restés égaux à eux-mêmes.

CLAUDE VIGNON.

LES DEUX MONTECUCULLI

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE MAI

Le comte Sébastien de Montecuculli, né à Ferrare au commencement du seizième siècle, écartelé à Lyon le 7 octobre 1536, est plus connu par son horrible mort que par sa vie. On a dit de lui qu'il fournit l'exemple le plus mémorable de l'incertitude des jugements humains. Petit de taille, tout à fait débile de constitution, on l'avait vu successivement s'attacher au service de Charles-Quint, de Catherine de Médicis, à l'époque où cette princesse vint en France, puis de François le dauphin, l'aîné des fils de François I^{er}. Au mois d'août 1536, pendant que le dauphin descendait le Rhône de Lyon à Valence pour se rapprocher du maréchal de Montmorency, ce jeune prince s'arrêta à Tournon, et, à la suite d'une partie de paume durant laquelle il s'était échauffé, il demanda de l'eau fraîche et en but une grande tasse avec avidité. Une fluxion de poitrine devait s'ensuivre, et quatre jours après il n'existait plus. On aime à imputer à des causes extraordinaires la mort des personnes illustres, et comme c'était Montecuculli qui, en qualité d'échanson, avait offert l'eau glacée que le prince avait bue, il fut accusé d'empoisonnement. Il possédait, parmi ses livres un traité des poisons, ce qui pouvait s'expliquer de la manière la plus innocente, car il s'occupait de médecine, et la connaissance des antidotes n'était pas sans rentrer dans ses études. Cependant ce fait, en le rapprochant du prétendu corps délit, parut suffisant pour que le malheureux étranger fût appliqué à la question; l'aveu, arraché presque aussitôt à sa faiblesse, devint pour ses juges la démonstration la plus complète de son crime; ils furent unanimes pour le condamner. On trouve dans les *Mémoires de du Bellay* l'arrêt extrait des registres du conseil du roi, en vertu duquel le parricide italien (comme l'appelle cet historien) fut exécuté. La victime devait être démembrée, les quartiers de son corps pendus aux quatre portes de la ville, et la tête fichée à une lance sur le pont du Rhône. Ce document judiciaire, rappelé ici comme spécimen des formes ainsi que du langage du temps, débutait comme suit :

« *Veu par le conseil le procès criminel fait à l'en-*
contre du comte Sebastiano de Montecuculli, inter-
rogatoires, confessions, récolements, confrontations,
certains livres de l'usage des poisons escript de la
main dudit Sebastiano, visitation, rapports et avis
des médecins, chirurgiens, barbiers et apoticares,

» *conclusions du procureur-général du Roy, et tout*
considéré, il sera dit que Sebastiano de Montecuculli
est atteint et convaincu d'avoir empoisonné feu Fran-
çois, dauphin de Viennois, duc propriétaire de Bre-
tagne, fils aîné du Roy, en poudre d'arsigny sublimé,
par lui mise dans un vase de terre rouge; pour
réparation desquels cas et crime le conseil l'a con-
damné... et seront en sa présence, au lieu la Gre-
nette, publiquement brûlés arsigny et viargent, et le
vase où il a mis la poyson, etc. »

Les historiens modernes, et surtout les biographes de Charles-Quint, qui aurait été son complice, ont absous Montecuculli d'une souillure qui ne doit point peser sur sa mémoire. Sa mort, due à une imprudence qui n'était pas la sienne, atteste et accuse sous plusieurs rapports la barbarie de son temps.

Le comte Raymond de Montecuculli, né en 1608, entre Modène et Ferrare, mort à Lintz, sur le Danube, en octobre 1680, fut un des plus braves généraux et des plus habiles tacticiens qu'ait eus la maison d'Autriche. Élevé par le général Ernest de Montecuculli, son oncle, chef de l'artillerie des armées impériales, qui voulut que son neveu servit comme simple soldat et passât par tous les degrés de la milice, il atteignit les premiers emplois plus par son mérite que par sa naissance. Fait prisonnier, à l'âge de trente ans, par un général suédois qui avait à venger sur lui une défaite, il employa les loisirs que lui faisait la prison à lire les meilleurs ouvrages relatifs à l'art de la guerre, et dut de la sorte à sa captivité la plus grande part de ses succès. Compagnon d'armes et de victoires de Jean de Wert, successivement l'auxiliaire de Jean Casimir, roi de Pologne, pour qui il reprit Cracovie, et de Christian V, roi de Danemark, à qui il rendit Copenhague, il partagea avec les Français commandés par La Feuillade, ce digne descendant des d'Aubusson, l'honneur de la journée de Saint-Gothard. En 1673, il eut la gloire d'être choisi par l'empereur comme le seul qu'il fût possible d'opposer à Turenne. Alors, comme on l'a dit, toute l'Europe eut les yeux ouverts sur deux guerriers qui ne pouvaient ni l'un ni l'autre attendre la victoire des fautes de son ennemi, mais qui ne pouvaient la remporter qu'à l'aide de génie militaire. Quand, devant Salsbach, un boulet de canon priva la France d'un de ses plus illustres défenseurs, Condé lui succéda en Alsace; et cette campagne, qui fut la dernière de Montecuculli, était à ses yeux la

plus glorieuse de sa carrière, non qu'il eût été vainqueur, mais parce que ayant eu à combattre Condé et Turenne, il n'avait pas été vaincu.

L'âme et les talents de ce grand capitaine étaient de niveau. Il pleura ni plus ni moins que nos officiers, que nos soldats, l'illustre victime de Salsbach, regrettant cet homme qui, selon son expression (elle vaut la peine d'être reproduite), fit honneur à la nature humaine.

D'excellents mémoires, qui lui ont mérité le titre de Végèce moderne, perpétuent le souvenir des campagnes de Montecuculli : ils immortalisent doublement son nom. Sa fin fut paisible ; il s'éteignit à soixante-douze ans, entouré d'honneurs et toujours occupé de nobles études. Voici une anecdote qui le concerne. Il avait fait défendre, sous peine de mort, qu'on passât par les blés ; il aperçut un soldat qui passait malgré la consigne. Furieux de cette contravention, il ordonne au prévôt de le faire pendre. Le soldat, s'avançant, fit observer, qu'absent lorsque la

défense avait été publiée, il ignorait complètement les ordres : Que le prévôt fasse son devoir, reprit Montecuculli, qui crut voir dans cette dénégation une défaite. Le soldat n'était pas désarmé, il couche en joue son fusil, s'écrie : « Maintenant je suis coupable ! » il tire sur son général et le manque. A ce mouvement d'énergie désespoir, observe le rédacteur de l'article du *Dictionnaire de la Conversation*, à qui est emprunté ce récit, Montecuculli reconnut la juste indignation de l'homme condamné injustement, et il pardonna. Le comte Raymond, lui aussi, a donc failli périr tragiquement. Son plus grand chagrin, dans le cours de son heureuse et longue carrière, fut qu'aux fêtes du mariage du duc de Modène, il tua d'un coup de lance, par maladresse, dans un tournoi, son ami d'enfance. Ce meurtre involontaire rappelle celui qui, en 1539, rendit vacant le trône de Henri II, frère cadet de ce dauphin dont l'infortuné comte Sébastien était l'échanson.

X.X.X.

BIBLIOGRAPHIE

LES FAUTEUILS ILLUSTRES OU QUARANTE ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Par M^{me} d'ALTENHEYEN, née GABRIELLE SOUMET (1).

Nous n'avons pas besoin, sans doute, de révéler à nos lectrices quels sont ces *quarante fauteuils* dont madame d'Altenheyen a écrit l'histoire avec autant d'esprit que de goût, en digne fille d'un des membres les plus distingués du Sénat académique. Le cadre tout tracé de son livre a été rempli avec beaucoup de talent, et nous conseillons la lecture de cet ouvrage aux jeunes filles, comme une bonne et amusante histoire de la littérature française depuis deux cent cinquante ans.

Madame d'Altenheyen a choisi une méthode qui plaît à la fois à la paresse, à laquelle les longs détails font peur, et au goût qui aime bien la crème du lait et la fleur des paniers ; chaque fauteuil a été occupé par deux ou trois hommes illustres et sept ou huit médiocrités, dont la réputation n'a pas dépassé l'époque où elles ont vécu, et, les laissant dans l'ombre où elles sont retombées, l'auteur s'est plu à mettre en lumière les noms à jamais illustres qui sont la gloire de l'Académie et celle de la France. Mais ces hommes de génie, comme elle les aime ! avec quel amour elle

raconte leur vie, elle cite les plus beaux morceaux de leur œuvre ! Sapiété filiale y a trouvé son compte ; car Alexandre Soumet est au nombre de ces grands poètes dont les noms ne passeront pas et dont quelques vers choisis vivront toujours.

En suivant cette méthode, parlons de chaque fauteuil à son tour. Le premier fut occupé par Godeau, évêque de Vence, qu'une bonne *Histoire de l'Église* avait recommandé à Richelieu ; mais il dut son éclat à Fléchier, ce grand orateur dont les *Oraisons funèbres* peuvent soutenir la comparaison avec celles de Bossuet. Il loua dans le plus beau style et avec les plus nobles pensées, Turenne, la duchesse de Montausier, et il ne songea, dit un auteur, dans l'éloge des morts qu'à faire la leçon aux vivants. Son éloge de madame de Montausier, restera parmi les pages les plus pures et les plus touchantes de notre langue. Il eut pour successeurs quelques écrivains obscurs : Nesmond, Ancelot, Belle-Isle, Saint-Lambert, le chantre des *Saisons*, le duc de Bassano, puis, après eux, le cardinal de Beausset, historien de Bossuet et de Fénelon, monseigneur de Quelen, archevêque de Paris, le comte Molé, et enfin M. de Falloux. On voit, qu'à l'exception de Saint-Lambert, ce fauteuil semble consacré aux gloires catholiques.

Le deuxième ne compta vraiment d'homme célèbre que Gresset. Qui connaît de nos jours, Gombault, Tallemant, Danchet, Millot, Morellet et même Lemoate, malgré les beautés de son *Histoire de la Régence*. Qui ne connaît le chantre de *Vert-Vert*, et de la *Chartrreuse*, et du *Méchant* ? Le bagage poétique de Gresset n'est pas lourd et ne l'a pas empêché de

(1) Paris, chez E. Ducrocq, libraire-éditeur, rue de Seine, 55. Un volume, format anglais, prix 2 fr. Par la poste, 2 40.

voler à l'immortalité. Aujourd'hui son fauteuil est occupé par M. Cousin, le philosophe et l'élégant historien des beautés de la Fronde.

Le troisième fauteuil eut pour premier occupant ce Chapelain, qui fut victime de Boileau, après avoir été l'idole des ruelles littéraires; il ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité,

car sa *Jeanne d'Arc*, tant blâmée, tant critiquée, tant conspuée, renfermait de beaux vers et de fortes pensées. « Il serait juste, dit madame d'Altenheyen, après deux siècles, de débarrasser Chapelain de son poème, et de lui laisser son savoir profond, sa vertu rare, ses mémoires, ses discours, ses sonnets et surtout son ode au cardinal de Richelieu, louée par Boileau lui-même. Il eut pour successeur Benserade, auteur d'un fameux sonnet sur Job et ordonnateur des ballets où figurait le roi. Pavillon, qui a produit quelques poésies légères, vint après lui; le savant Sillery, le duc de la Force, protecteur des lettres, Mirabaud, militaire et écrivain; Watelet, artiste et poète, siégèrent tour à tour sur ce fauteuil, assez peu illustre, comme on le voit. Sedaine, auteur du *Philosophe sans le savoir*, de *Richard Cœur-de-Lion*, du *Déserteur*, et d'un grand nombre de pièces de théâtre, succéda à Watelet et fut remplacé par le philosophe Volney, l'auteur des *Ruines*. Le marquis de Pastoret, le duc de Saint-Aulaire et le duc de Broglie furent ses successeurs.

Le quatrième et le cinquième fauteuils furent occupés, lors de la création de l'Académie, par deux poètes, deux frères, Philippe et Germain Habert. Le premier fut remplacé par des gens de lettres et des savants dont le nom n'a eu guère de retentissement. Esprit Colbert, l'abbé Fraguier, Charles de Rothelin, laissèrent enfin la place à l'abbé Girard, dont la *Grammaire* et les *Synonymes* sont venus jusqu'à nous. Un ministre d'état, Voyer d'Argenson, succéda au studieux grammairien et fut remplacé par le marquis d'Aguesseau, petit-fils du chancelier, que l'Académie n'avait pas compté parmi ses élus. Il fallait bien une réparation. Il fut remplacé par Charles Brifaut, véritable homme de lettres, et qui n'avait pas d'autre titre que celui-là et, à son tour, il eut pour successeur un auteur de drames et de romans délicats et spirituels, Jules Sandeau.

Le cinquième fauteuil comptait, parmi ses éphémères possesseurs, l'abbé Cotin, autre victime de Boileau; l'abbé Terrasson, auteur d'un roman intitulé *Séthos*, qui ressemble à *Télémaque*; le comte de Bissy, traducteur élégant des *Nuits d'Young*; Esmeinard, voyageur, savant et poète; M. Charles de Lacretelle et enfin M. Biot. Il semblait dévolu au mérite sans éclat et sans bruyante renommée.

Le sixième fauteuil, après trois occupants assez obscurs, Conrart, le président Roze, Sicy, fut illustré par Montesquieu. Ses *Lettres persanes*, où il se moquait de l'Académie, ne furent pas son titre d'admission, mais les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* et l'*Esprit des Lois*, lui marquaient sa place parmi ceux dont il se raillait jadis. Il fut remplacé par un homme obscur, Châteaubrun, auquel succédèrent le chevalier de Chastellux, de Nicolai, François de Neufchâteau et Lebrun, l'auteur de *Marie Stuart*.

Le septième fauteuil eut pour possesseurs, après

Pélisson, l'ami de Fouquet, l'aimable et noble Fénelon. Il réunissait tous les titres : la science, l'éloquence, les grâces du style le plus élégant, appliquées avec le même succès aux objets les plus divers et la vertu la plus austère sous les dehors les plus doux. En l'appelant à l'Académie, on honorait à la fois en lui le controversiste solide, l'écrivain hors ligne, l'éducateur d'un prince destiné au trône. Théologien, prosateur, gouverneur du duc de Bourgogne, Fénelon est également incomparable. Bien entendu, il ne fut pas remplacé. De Boze, auteur d'un *Traité sur la Peinture*, le comte de Clermont, de Belloy, auteur de quelques tragédies oubliées; le duc de Duras, Garat, le comte Ferrand, Casimir Delavigne et M. Sainte-Beuve, le critique élégant et sûr, ont siégé tour à tour sur le fauteuil de Fénelon.

Le huitième fauteuil ne compta pas jusqu'à nos jours des illustrations bien illustres. Malleville, Billedens, Cordermoys, Bergeret ne furent guère connus que de leurs contemporains; l'abbé de Saint-Pierre, leur successeur, se vit exclu de l'Académie, et il fut remplacé par Maupertuis, dont les doctrines ne valaient pas mieux que celles qui avaient fait proscrire son professeur; Lefranc de Pompignan, honoré de la haine de Voltaire, céda son siège à l'éloquent abbé Maury, le panégyriste de saint Vincent de Paul, qui fut remplacé par Portalis, l'auteur des *Etudes philosophiques sur le dix-huitième siècle*, par le chansonnier Laujon, par Etienne, Laplace, Royer Collard, et enfin par M. de Rémusat.

Le neuvième fauteuil vit passer Du Ryer, les cardinaux d'Estrées et de Soubise, les ducs d'Estrées et de la Trémouille, Montazet, archevêque de Lyon, Stanislas de Boufflers, qui fut successivement abbé, militaire, écrivain, administrateur, député, philosophe, et qui se trouva bon dans tous les états, excepté le premier; enfin Baour-Lormian, que l'école moderne traite avec un trop superbe dédain. Il publia une traduction d'*Ossian*, une traduction en vers de *la Jérusalem délivrée* et la tragédie de *Joseph en Egypte*, où se trouvent des scènes touchantes et des vers harmonieux. Il céda son fauteuil à l'auteur de *Lucrèce*, M. Ponsard.

Le dixième fauteuil fut occupé par Massillon, l'auteur du *Petit Carême*, de l'*Oraison funèbre de Louis XIV*, celui dont l'éloquence touchait jusqu'à Voltaire lui-même; il fut remplacé par le duc de Nivernois, élégant auteur de quelques jolies fables, par Legouvé, dont le *Mérite des Femmes* obtint un succès immense, et par le philosophe Ballanche. Son *Antigone*, un des chefs-d'œuvre de la langue française, sera plus apprécié peut-être par l'avenir qu'il ne l'a été des contemporains. Le plus célèbre de nos orateurs politiques, M. Berryer, occupa aujourd'hui le dixième fauteuil, celui de Massillon, celui de l'éloquence!

Le onzième ne compte de célébrité que parmi les contemporains; Bois-Robert, le favori de Richelieu, Segrais, l'ami de madame de la Fayette, Campistron, Destouches, Sainte-Palaye, l'auteur de l'*Histoire de la Chevalerie*, Chamfort, Andrieux, y précédèrent M. Thiers. Ce dernier siége à l'Académie à un double titre, comme historien et comme orateur.

Le douzième fauteuil fut celui de Charles Nodier, créateur parmi nous d'une littérature un peu maladive, mais qui méritait les honneurs de l'Académie par un style pur, élégant, châtié et plein d'originalité. Il

avait succédé à Laya, qui, dans son *Ami des Lois*, représenté aux plus mauvais jours de 1793, protesta courageusement contre le régicide, et il eut pour héritier le savant et spirituel Mémirée.

Le treizième fauteuil eut pour premiers occupants : le comte de Chastelet, Perrot, d'Abancourt, le cousin de madame de Sévigné, Bussy-Rabutin, l'auteur léger et médisant de quelques spirituels écrits; mais il faut sauter un siècle pour arriver à un poète, à Lebrun, *Pindare-Lebrun*, comme on le nommait, et qui est, en effet, le dernier héritier de l'ancienne école lyrique française. Son ode sur la *Perte du Vengeur* restera comme un monument de haute et brûlante inspiration. L'auteur des *Templiers*, Raynouard, prit sa place et laissa à son tour le fauteuil à un écrivain érudit, M. Mignet.

Au quatorzième fauteuil sont attachés des noms remarquables. Colbert, le grand ministre, l'occupa et il attira sur l'Académie les yeux et la faveur de Louis XIV. L'homme d'État, si soucieux et si sévère, fut remplacé par le bonhomme la Fontaine. Marivaux, le bel-esprit, Colin d'Harleville, l'aimable auteur du *Vieux Célibataire*, Daru, l'historien de *Venise* et M. de Lamartine, qui fut ministre, sans ressembler à Colbert, et grand poète sans aimer la Fontaine, s'assirent tour à tour sur ce fauteuil.

Le quinzième et le seizième n'offrent pas de noms connus. M. de Barante avoue que ce n'est que de loin en loin que l'Académie peut maintenir son illustration par des choix éclatants.

Au dix-septième fauteuil échoit la gloire d'appartenir à Racine, que madame d'Athenheyen appelle le *Raphaël* de la tragédie, en supposant que Corneille en soit le *Michel-Ange*. Crébillon fut son troisième successeur, tragique aussi, mais qui avait pris pour muse la Terreur. Picard, l'auteur de *la Petite Ville*, Arnault, l'auteur de *Marius*, laissèrent ce siège à M. Scribe, qui vient de mourir.

Les gloires se touchent : immédiatement après Racine, voici Corneille au dix-huitième fauteuil; Thomas Corneille lui succéda, et le discours de réception fut fait par Racine. Quelle fête de l'intelligence! La Motte, auteur d'*Inès de Castro*, tragédie; un savant, Foncemagne, Naigeon, écrivain philosophique, Népomucène Lemercier, à qui peut-être il ne manquait que le goût pour être un homme de génie, laissèrent le fauteuil à M. Victor Hugo.

Delille et la Harpe, tels sont les noms qui brillent au-dessus des autres sur le dix-neuvième et le vingtième fauteuils. Le frère de Boileau, Gilles Boileau, Perrault, la Condamine, occupèrent le premier avant le poète de l'*Imagination* et de l'*Homme des Champs*. Camponon a séparé Delille de M. Saint-Marc Girardin. La Harpe avait eu pour prédécesseur le faible et langoureux Colardeau, et M. de Montalembert a succédé, sur ce fauteuil, à un philosophe plein d'âme et de douceur, M. Droz.

Le vingt-et-unième et le vingt-deuxième fauteuils, faibles en leurs premiers propriétaires, se relèvent aux derniers. Gaillard, l'historien; le comte Philippe de Ségur, auteur d'un *Abrégé de l'Histoire universelle*, y laissèrent la place à M. Viennet, un des plus spirituels imitateurs de la Fontaine; et, après un certain nombre de noms sans éclat, Marmontel laissa le vingt-deuxième fauteuil à Fontanes, poète et prosateur également habile, qui le légua à son tour à un

bomme qui occupe une des plus belles places de la littérature contemporaine, à M. Villemain.

Le vingt-troisième fauteuil a été occupé par M. de Tocqueville, plus connu peut-être après sa mort que pendant sa vie, grâce au panégyrique qu'a fait de lui le Père Lacordaire, son successeur.

D'Alembert, le mathématicien, l'écrivain anti-religieux, succéda sur le vingt-quatrième fauteuil à trois ducs de Coislin et à un digne et savant évêque, Suriau, de l'Oratoire et il fut séparé d'Alfred de Musset, par le comte de Choiseul, le voyageur, par Regnaud de Saint-Jean d'Angély, qui avait bien peu de titres littéraires, Lainé et Dupaty. M. Laprade, poète pur et religieux, a remplacé l'auteur du *Spectacle dans un Fauteuil*.

Deux noms célèbres à des titres divers désignent le vingt-cinquième fauteuil. Marie-Joseph Chénier et Chateaubriand, l'ardent et bilieux poète sur qui la violence de ses opinions révolutionnaires fit peser un terrible soupçon, et le chantre des autels abattus, des gloires effacées, celui qui le premier (on l'oublie trop maintenant) célébra, après des jours néfastes, la croix, l'Évangile et les exploits de nos pères. M. le duc de Noailles, historien de *Madame de Maintenon*, a succédé à l'auteur des *Martyrs*.

Le vingt-sixième fauteuil n'a de brillant qu'un seul nom, celui de Malesherbes, le défenseur de Louis XVI. La Bruyère illustra le vingt-septième; l'abbé Fleury y siégea après lui, mais on regrette de rencontrer le triste nom de Parry parmi les possesseurs de ce siège, occupé aujourd'hui par M. Empis.

Le vingt-huitième fauteuil fut particulièrement cher à l'auteur dont nous suivons le livre. Il fut occupé par son père, Alexandre Soumet, véritable poète dont nos lectrices connaissent au moins les élégies, *la Pauvre Fille* et *la Nuit de Noël*, et qui s'était fait connaître par une belle tragédie, *Clytemnestre*, et un poème épique, *Jeanne d'Arc*. Il avait eu pour prédécesseurs Fontenelle et Bernardin de Saint-Pierre; il eût pour héritier M. Vilet.

Balzac, le religieux et spirituel écrivain, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme; Péréfixe, l'historien de Henri IV; le savant Dacier, le président Hénault, le duc de Beauveau, qu'on nommait Ulysse dans les conseils et Achille dans les combats, sont les principales distinctions du vingt-neuvième fauteuil, où s'assied aujourd'hui M. Sylvestre de Sacy.

Le trentième fut occupé par Quinault, créateur de la tragédie lyrique, par le cardinal Fleury, par Florian, cher à la jeunesse; par Michaud, l'historien des *Croisades*, et enfin aujourd'hui par M. Flourens.

Le trente-et-unième appartient à l'abbé d'Olivet, historien de l'Académie, à Condillac, qui fut malheureusement le chef de l'école sensualiste en France, à M. de Tressan, auteur ingénieux de quelques jolis contes, à Bailly, mort sur l'échafaud, à Sieyès, l'ardent politique, au duc de Richelieu, à Tissot, et enfin à un des membres les plus distingués de l'épiscopat français, à monseigneur Dupanloup.

Vaugelas, le grammairien, Scudéry, le romancier, dont la fécondité a fait le principal mérite, l'exact Dangeau, le maréchal de Richelieu, qui n'a jamais écrit, Lucien Bonaparte, auteur de quelques longs poèmes et surtout frère du premier Consul, Auger, Etienne ont devancé sur le trente-deuxième fauteuil, M. Alfred de Vigny, poète et romancier.

Voiture, le bel esprit, Voltaire qui disait de lui-même : « J'ai perdu le temps de mon existence à composer un énorme fatras qui n'aurait jamais dû voir le jour » ; Voltaire, dont on voudrait ne connaître que quelques vers admirables ; Ducis, qui faisait dire à Louis XVI : « Il y aura donc un chrétien à l'Académie ! » De Sèze, le défenseur du malheureux roi et M. de Barante, l'élégant historien des *Ducs de Bourgogne*, ont occupé et illustré le trente-troisième fauteuil.

Trois noms, célèbres à des titres différents, s'attachent au trente-quatrième et au trente-cinquième fauteuils : celui de l'abbé Sicard, le charitable, et zélé protecteur des sourds-muets, Frayssinous, l'évêque d'Hermopolis, dont les *Conférences* éloquentes et fortes ont ouvert le chemin à celles du Père de Ravignan, de Lacordaire et du Père Félix, et enfin Cuvier, aussi grand par la parole que par la science. M. Dupin occupe sa place, et M. le duc Pasquier celle de Frayssinous.

Le trente-sixième fauteuil, à part un seul nom, celui de M. de Bonald, nous semble (pardon de la ténacité) dévolu aux médiocrités. Nous ne parlons que du passé. Le bon Thomas y remplaça Hardion, Régnier, Desmarais et la Chambre (premier occupant) et il y fut remplacé par le pesant Gilbert. Cambacérès y passa, mais quelle que fût sa profondeur comme jurisconsulte, il n'a pas laissé de nom littéraire. Bonald lui succéda : véritable sage, philosophe chrétien, il éleva le vaste monument connu sous le titre de *Législation primitive*. MM. Ancelot et Legouvé siégèrent après lui.

Le trente-septième fauteuil a vu, après Pierre Séguier, le juge de Fouquet et l'un des fondateurs de l'Académie, Boileau, le critique, dont son père tirait ainsi l'horoscope : « Celui-ci, c'est un bon garçon qui ne dira jamais mal de personne. » Les auteurs, les contemporains, ont connu la bénignité de ce bon garçon. Ses *Satires*, ses *Épîtres*, son *Art poétique* devaient lui ouvrir toutes grandes les portes du sénat littéraire ; mais comme il avait mécontenté beaucoup d'académiciens, il fallut le crédit du roi pour l'y faire admettre. Pour Boileau, Louis XIV pesa sur l'Académie. Buffon fut un de ses successeurs ; grand prosateur, plein d'harmonie et de nombre. Il avait sa place marquée parmi les gens de lettres aussi bien que parmi les savants. Il eut pour héritier le médecin Vicq-d'Azir ; Parceval-Grandmaison, le comte de Salvandy, siégèrent aussi sur ce fauteuil, échu de nos jours à M. Émile Augier.

Mais le trente-huitième fauteuil, de quelle gloire il est entouré ! C'est à Bossuet qu'il a appartenu, Bossuet, l'orateur incomparable, le grand historien, l'écrivain sacré, le dernier des pères de l'Église, celui dont les écrits suffiraient à alimenter la vie intellectuelle, car il a touché dans ses *Sermons*, dans ses *Élevations*, ses *Méditations*, ses *Traités divers*, ses *Lettres*, à tous les problèmes de l'âme, comme il semble avoir épuisé les mystères de l'éloquence dans ses *Oraisons funèbres*, dans son *Discours sur l'histoire universelle*. Il disait lui-même du grand Condé : *Toute louange languit auprès des grands noms*. Le sien empêche qu'on s'arrête aux gens de mérite qui ont, après lui, rempli ce fauteuil ; il appartient aujourd'hui à M. Ampère.

Le trente-neuvième et le quarantième fauteuils

furent occupés, le premier, par Giry, par Saurin, auteur de *Spartacus*, tragédie ; par l'impie et malheureux Condorcet, par Roderer, auteur des *Mémoires sur la société polie en France*, et par le comte de Ségur, l'historien de la campagne de Russie. Le second, que M. Guizot occupe de nos jours avec tant d'honneur, avait été dévolu à bon nombre de médiocrités, lorsqu'il échet à Cabanis, misérable athée qui, saisi d'un accès d'impiété, osa, en pleine séance de l'Académie, s'écrier : « Je jure qu'il n'y a point de Dieu ! que son nom ne soit jamais prononcé dans cette enceinte ! » Ces effroyables paroles furent écoutées en silence et transcrites aux registres des délibérations, où elles pèsent sur la mémoire de leur malheureux auteur. M. Destutt de Tracy succéda à Cabanis et laissa le fauteuil à M. Guizot.

En suivant page à page le livre de madame d'Altenheyen, nous avons esquissé un catalogue des académiciens, mais ce n'est là qu'un squelette sans forme et sans couleur, et c'est dans l'excellent ouvrage que nous voudrions voir entre les mains de toutes nos lectrices, qu'il faut lire ces appréciations chaleureuses du talent et du caractère des écrivains, qu'il faut goûter ces charmantes citations choisies avec tant de tact et de goût. Madame d'Altenheyen nous a donné là une amusante et forte étude littéraire, d'autant plus propre à compléter l'éducation des jeunes personnes, que ses jugements sont appuyés sur les principes les plus chrétiens et dictés par l'atticisme le plus épuré.

M. B.

AUPRÈS DES MALADES

Souvenirs d'un Missionnaire

Traduit de l'anglais

DU R. P. EDWARD PRICE (1).

On a publié autrefois les *Mémoires d'un Médecin*, qui intéressaient par la variété dramatique des récits ; les *Mémoires d'un Missionnaire* ne peuvent être, on le comprend, des révélations, puisque le caractère auguste dont il est revêtu, a scellé à jamais son ses lèvres les tristes secrets des passions humaines ; mais en dehors des confidentes reçues par le prêtre au saint tribunal, il peut parler : décrire les misères qu'il a vues, raconter les vertus dont le spectacle souvent l'a consolé. Le petit volume dont nous vous entretenons aujourd'hui, écrit par un prêtre anglais qui, pendant longues années, a exercé son apostolat à Londres parmi les Irlandais, semble destiné à réveiller au cœur des catholiques de l'Angleterre une charité qui, quelquefois, leur fait défaut. Le Père Edward Price a choisi surtout dans ses souvenirs plusieurs tableaux qui représentent la misère du peuple irlandais dans Londres, la persistance vivace de sa foi et la tendre et généreuse charité qui anime ces

(1) Un volume, chez Putois-Gretté, 39, rue Bonaparte, Paris. 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 30 c.

pauvres gens, si rebutés, si dédaignés. Leurs souffrances et leurs vertus devraient certainement leur attirer au moins la compassion, et l'on voit que l'auteur, qui les a bien connus, voudrait aussi les faire connaître et les faire aimer; les pages qu'il leur consacre sont empreintes d'une tendresse particulière. Il avoue, du reste, sa prédilection: « Que Dieu, dit-il, bénisse les pauvres Irlandais! Il y a, dans leur attachement à la foi qu'ils professent, quelque chose de sublime, et cette vertu répand sur leur misère, trop souvent dégoûtante, un reflet de beauté religieuse. J'éprouve pour eux, dès que je les aborde, une vive sympathie; je me sens à l'instant même leur ami et leur père. »

Cette préférence de l'apôtre pour les plus pauvres brebis de son troupeau, donne lieu à des récits touchants où la pauvreté, la patience et la foi des Ir-

landais ont le premier rôle. Mais d'autres misères, mieux dorées et plus poignantes peut-être, ont passé sous les yeux du missionnaire; il a vu les terreurs de l'incrédule, les regrets désespérés de l'avare, les remords qui accablent ceux qui ont chancelé sous le poids du devoir, et chacun de ses souvenirs est un petit drame plein de vérité et de naturel. On pourrait reprocher à quelques-uns d'entre eux, fidèles reflets des mœurs anglaises, d'ébranler trop fortement les fibres du cœur, mais tous laissent un salutaire enseignement, et nous recommandons ce livre intéressant et pieux aux mères de famille, qui aimeront à le propager autour d'elles. Il peut plaire aux classes élevées comme une vive peinture de l'état des catholiques et des pauvres en Angleterre; aux classes inférieures, il donnera, sous une forme dramatique, d'excellentes leçons.

M. B.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME ⁽¹⁾

LES COURONNES.

(Continuation.)

M. l'aumônier venait de partir pour ouvrir la classe du matin lorsque j'arrivai à la maison centrale; il était impossible d'aller le rejoindre sans passer chez M. le directeur. Je dus m'y résigner, espérant que l'aumônier trouverait moyen de me faire pénétrer dans la prison sans l'accompagnement obligé d'une partie de l'administration. M. le directeur et madame la directrice, quoique visiblement contrariés, s'empressèrent de se mettre à ma disposition, et nous nous rendîmes ensemble à l'école des détenues. Je voulus m'arrêter sur le seuil pour embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de cette école. Les détenues étaient divisées par groupes: celles qui savaient lire formaient le centre de chacun de ces groupes, et elles donnaient leur attention tantôt à l'une, tantôt à l'autre des écolières. M. l'aumônier, placé au bout de la salle et assis devant un pupitre, corrigeait les cahiers d'écriture à mesure que ceux-ci lui étaient apportés.

Lorsqu'il nous aperçut, il se leva et vint au-devant de nous, me saluant comme il aurait fait d'une ancienne connaissance; il me pria de vouloir bien passer de groupe en groupe, en donnant quelques mots d'encouragement aux maîtresses et aux écolières. C'était la première fois que je m'essayais à ce rôle de

protectrice, et plus d'un regard de travers paya les bonnes paroles qu'avec un peu d'embarras je répandais ici et là. M. le directeur et madame la directrice me suivaient pas à pas; les détenues, en me voyant ainsi observée, perdirent, je crois, un peu de la défiance que ma vue leur avait d'abord inspirée. A mon grand étonnement, je trouvai là une jeune fille de dix-huit ans et un enfant de douze ans: toutes deux avaient été condamnées à plusieurs années de détention, comme ayant agi avec discernement dans une affaire de vol très-grave. Alors n'existait pas, ce qui a été fondé depuis par des âmes généreuses, une maison de correction pour les jeunes filles condamnées à la prison. Rien de plus affreux, cependant, que de voir de jeunes êtres non endurcis dans le vice confondus avec des femmes qui ont perdu tout sentiment d'honneur et de vertu.

J'aurais volontiers dispensé M. le directeur et madame la directrice de rester pendant tout le temps que dura la classe; eux-mêmes n'auraient pas été fâchés, je crois, de me quitter, car ils jouaient un rôle tout à fait secondaire, et, quoi qu'ils fissent, leur figure exprimait plutôt l'ennui que l'intérêt. M. l'aumônier répondait complaisamment à toutes mes questions; il paraissait heureux de l'attention que je portais à ses paroles comme à ce qui se passait sous mes yeux.

Un premier coup de cloche retentit: aussitôt toutes les détenues se hâtèrent de mettre les livres et les cahiers à leur place; à un second coup de cloche, elles défilèrent en bon ordre et sortirent de l'école.

(1) La reproduction de cet article est interdite.

Madame la directrice me demanda si mon intention était de visiter le jour même les ateliers ; dans ce cas, ajouta-t-elle, elle me priait d'accepter sans façon le déjeuner de M. le directeur. Je m'en excusai sous le prétexte qu'on m'attendait à la maison, et je demandai la permission de revenir plus tard. On m'accompagna jusqu'à la porte d'entrée ; là, je saluai, et je fis quelques pas dans la rue : M. l'aumônier m'avait suivie.

— Si j'osais... dit-il, quand le directeur et la directrice eurent disparu.

— Que feriez-vous, monsieur l'aumônier, demandai-je, si vous osiez ?

— Je prierais mademoiselle Ulliac d'accepter le très-simple déjeuner préparé à l'aumônerie, afin que nous ayons le temps de causer.

— J'accepte, répondis-je avec cordialité ; on m'attend à la maison, mais je suis convenue avec ces dames que lorsque je ne serai pas arrivée pour l'heure du repas, cette attente ne se prolongera pas longtemps.

Nous retournâmes à l'aumônerie.

Mon père, je l'ai dit bien des fois, avait le ton et les manières d'un homme de bonne compagnie ; ce ton et ces manières je les retrouvais, à mon grand étonnement, dans l'aumônier de la maison centrale de Clermont. On voyait, on sentait qu'il avait dû vivre dans le monde, et dans un monde choisi ; on voyait, on sentait de même qu'il était bon autant que spirituel. Dès la première vue, nous nous étions trouvés attirés l'un vers l'autre, et, quoique la connaissance ne datât que de la veille, nous étions disposés à une confiance mutuelle.

Le déjeuner était prêt ; on ajouta un couvert, et avec beaucoup de bonne grâce M. l'aumônier excusa de la maigre chère qu'il allait me faire faire, tandis que, chez M. le directeur...

« Ah ! monsieur l'aumônier, m'écriai-je, vous savez bien que ce que je viens chercher ici c'est la nourriture de l'âme. Me permettez-vous de vous faire une multitude de questions ?

— Faites, mademoiselle, ce sera aller au-devant de mes desirs.

— Commençons par l'école. L'administration vous a-t-elle secondé puisamment pour en fonder une ?

— Me secondé ! s'écria-t-il en haussant légèrement les épaules. J'ai été au contraire contrecarré et contrarié en tout. Messieurs les administrateurs de la maison centrale ne voyaient pas du tout, disaient-ils, la nécessité d'entretenir le goût de la lecture chez les détenues qui savaient lire, attendu qu'on n'avait pas de livres à leur donner, ni l'utilité d'enseigner à lire à celles qui ne le savaient pas. Je ne vous répéterai pas, mademoiselle, toutes les pauvretés qui furent dites à ce sujet. On ne se laissa convaincre que par la pensée que cette innovation prouverait le zèle de l'administration pour l'amendement des détenues, et qu'elle vaudrait à M. le directeur des notes honorables.

— Alors, monsieur l'aumônier, vous eûtes ville gagnée ?

— Pas encore, mademoiselle ; restait à convaincre les entrepreneurs et les entrepreneuses de travaux ; il fallait en obtenir une parcelle de ce temps qui leur rapporte de si beaux revenus.

— Pardon, monsieur l'aumônier, mais je ne com-

prends pas la valeur de ces mots d'*entrepreneurs* et d'*entrepreneuses* ?

— Ce sont des gens qui se chargent de fournir les travaux aux prisonnières pendant toute l'année, travaux de différente espèce. Ces gens-là savent tirer parti des sueurs du pauvre ; ils passent un marché avec l'administration, qui leur loue à l'année tel ou tel nombre de détenues pour un prix convenu ; sur ce prix, un tiers revient au gouvernement, un autre tiers est mis en réserve, et forme une espèce d'épargne dont le total est compté à chaque détenue lors de sa libération ; le dernier tiers leur est donné journellement comme denier de poche, afin qu'elles puissent se procurer quelques douceurs à la cantine. La journée commence à six heures du matin et finit à six heures du soir : sur ces douze heures, il y en a deux accordées pour le déjeuner, le dîner et les récréations. Arracher une troisième heure à la rapacité des entrepreneurs n'a pas été l'affaire d'un jour, et voilà seulement quelques mois que j'ai réussi à fonder l'école. D'autres difficultés se présentèrent alors : les détenues lettrées ne se souciaient pas d'enseigner l'alphabet à des écolières récalcitrantes et déjà d'un certain âge ; celles-ci, de leur côté, regardaient l'école comme un nouveau travail qui leur était imposé.... Non, mademoiselle, continua l'aumônier, je n'en finirais pas si je voulais vous dire tout ce qui m'a fait obstacle et les dégoûts dont je suis abreuvé chaque jour. Mais je persévère dans mon œuvre, et j'espère qu'avec l'aide de Dieu elle produira quelques fruits. La prison n'est pas et ne doit pas être seulement une punition : elle peut et doit être un moyen de moralisation. Jugez de la joie que m'a donné votre arrivée ici ! Oui, ce sont des femmes qu'il faut charger de s'enquérir des besoins matériels et moraux des détenues ; avec cette finesse de tact dont Dieu les a douées, avec cette chaleur de cœur et cette charité dévouée qui leur sont propres, elles verront, ou plutôt elles devineront ce que tous les inspecteurs du monde ne sauraient voir ni deviner ! »

M. l'aumônier me dit ensuite qu'il cherchait, par tous les moyens possibles, à faire aimer aux détenues le jour du Seigneur, c'est-à-dire le dimanche.

« En ceci, encore, je ne suis pas secondé, ajouta-t-il, et pourtant, mademoiselle, si ce jour-là, où elles sont exemptées des travaux manuels, elles entendaient quelques bonnes lectures ; si, pour ce jour-là, on leur réservait des nouvelles de leurs parents, si enfin un repas meilleur les dédommageait des privations de la semaine, tout naturellement leur âme s'élèverait avec reconnaissance vers celui qui, dans ce jour béni, allège le poids de leur chaîne.

— Monsieur l'aumônier, dis-je tout émue, vous êtes bien digne de la mission que vous avez acceptée. Je ferai de mon côté ce que je pourrai pour votre école ; ce sera bien peu ; mais je connais des libraires, je quêterai des livres... Oui, j'espère vous envoyer des livres lors de mon retour à Paris.

— Et puis vous écrirez pour nous, mademoiselle ?

— Oh ! répondis-je en souriant, ce livre-là est encore à faire, et il vous en faut d'abord de tout faits.

Je m'étais promis d'adresser beaucoup de questions à M. l'aumônier, mais la réserve avec laquelle il répondit aux premières me rendit discrète : je compris qu'il était certains points sur lesquels il ne devait pas me renseigner. Alors je lui parlai du pénitencier

de la Roquette et de cette admirable société de patronage pour les jeunes libérés, qui avait déjà fait et ferait encore tant de bien.

« Il nous en faudrait une semblable, dit-il, pour les femmes libérées qui sortent d'ici avec le désir de revenir au bien; mais il nous faudrait des patronnes et non pas des patrons. »

Et, à son tour, il me questionna sur ce que je pouvais avoir appris de relatif au projet de la réforme des prisons dont il avait entendu vaguement parler. Comme malheureusement je n'étais pas très-instruite sur ce sujet, je ne pus le satisfaire pleinement; mais je lui promis de me procurer, à son intention, tous les renseignements possibles, et, dès que j'aurais pu les réunir, de les lui envoyer de Paris.

L'heure passait cependant; il fallait aller rejoindre M. le directeur, madame la directrice et le personnel qui nous avait accompagnés la veille dans notre visite de la maison, et qui était, je crois l'avoir dit, un inspecteur des prisons.

A l'air dont on me reçut, je devinai qu'on m'avait vue entrer à l'aumônerie et en sortir; je fis semblant de ne pas m'en apercevoir et nous partîmes pour aller visiter les ateliers.

Quatre genres de travaux occupaient à cette époque les détenues de Clermont : la lingerie occupait le plus grand nombre d'ouvrières; la broderie en soie noire, sur satin ou velours noir, en employait beaucoup encore, ainsi que la couture des gants à la mécanique; enfin, d'autres détenues étaient chargées d'un travail délicat et fatigant pour la vue, de faire des *raies de chair* (terme technique) pour les coiffeurs, c'est-à-dire d'implanter un à un, dans du satin rosé, le nombre de cheveux nécessaires pour former la raie de chair qui donne aux faux tours et aux perqures une inappréciable valeur.

Dans l'atelier de lingerie était établie cette division du travail qui fait que l'ouvrière porte au plus haut degré de perfection la partie dont elle est chargée. Ainsi l'une ne faisait que les piqures des chemises, l'autre ne faisait que les surjets, la troisième les ourlets, la quatrième les coutures rabattues. Une coupeuse taillait l'étoffe; deux ou trois assembleuses préparaient le travail et quand toutes les coutures étaient achevées, les monteuses y mettaient la dernière main. M. le directeur voulut me faire admirer une chemise d'homme qui se trouvait entre les mains de la monteuse et qui était, en effet, remarquable par le fini de chaque genre de couture : d'abord je ne dis rien, mais lorsque nous fûmes un peu éloignés des ouvrières, je demandai à mi-voix si chacune de ces femmes savait coudre et faire une chemise tout entière.

« A qui bon? s'écria-t-il tout surpris.

— Mais, repris-je, si chaque femme n'est pas en état d'exécuter une chemise à elle toute seule, comment ces malheureuses pourront-elles gagner leur vie en sortant d'ici? Nulle part elles ne trouveront des ateliers où l'on ait établi la division du travail? »

Un regard étonné fut la seule réponse de M. le directeur; madame la directrice ne dit mot et la remarque parut étrange, je crois, à M. l'inspecteur.

De l'atelier de lingerie, nous passâmes dans l'atelier des brodeuses.

Ici s'exécutaient de beaux travaux : écharpes, man-
teaux en velours noir brodé de soie noire, gilets

pour hommes en satin, en velours, brodés de même. Tout cela était riche, élégant et de bon goût; mais on voyait à la rougeur des yeux des brodeuses combien ce travail leur fatiguait la vue. Dans une sorte de comptoir, se tenait la contre-maitresse, qui ne délivrait les échevaux de soie qu'après les avoir pesés. Presque toutes les brodeuses étaient jeunes. M. le directeur me fit remarquer la blancheur de leurs mains puis il me dit :

« Ces ouvrières-là sont dispensées de tous les gros travaux de la maison; il faut des mains à la peau fine pour exécuter ces beaux ouvrages; il en est de même de celles qui cousent les gants, et de même encore pour nos lingères. Le balayage, le nettoyage, l'épluchage des légumes, en un mot tout ce qui concerne le ménage est exécuté par celles des prisonnières qu'on ne peut employer dans aucun des ateliers; aussi, ajouta-t-il en ricanant, ces dames sont servies comme des princesses.

— Il me semble, monsieur le directeur, que c'est là un grand malheur, lui dis-je d'un air sérieux.

— Un malheur? et pourquoi ça?

— Parce que, une fois rentrées dans la vie commune, elles se trouveront désaccoutumées des occupations de la ménagère, auxquelles il faudra pourtant se livrer tout en faisant des travaux qui exigent des mains à la peau douce et fine. »

Madame la directrice fit un mouvement d'impatience et dit :

« Il faut pourtant occuper nos femmes suivant leur capacité. Des mains rudes érailleraient les soies, gâteraient les étoffes, et l'entrepreneur ne donnerait plus à travailler. »

Je ne répondis rien : depuis mon entrée dans la maison centrale, et depuis mon entretien avec l'aumônier, j'avais acquis la certitude que l'intérêt bien entendu des détenues n'était pas du tout compris par l'administration.

Dans l'atelier où se cousaient les gants, il y avait aussi un comptoir; c'était là que se tenait le coupeur et la contre-maitresse qui pesait les soies. La partie la mieux éclairée de cet atelier était réservée à celles qui piquaient des cheveux dans le satin rosé pour faire des raies de chair. Je m'arrêtai quelque temps à les voir travailler et quelques-unes levèrent sur moi des yeux remplis de tristesse. Déjà je m'étais aperçue que plusieurs auraient bien voulu me parler; mais, entourée comme je l'étais, il n'y avait nulle possibilité de faire parvenir à mon oreille la moindre plainte.

Dans tous les ateliers comme dans le réfectoire régnait le plus profond silence; là aussi des gardiens, le sabre au côté, allaient et venaient, tout prêts à punir pour le moindre mot prononcé tout bas, ou pour le moindre signe d'intelligence. M. l'aumônier n'avait pu encore obtenir que, pendant les longues heures de travail, les détenues, à tour de rôle, fissent à haute voix de pieuses lectures, moyen excellent cependant de donner matière aux méditations pendant les silences succédant à ces lectures; mais, aux yeux des entrepreneurs, c'eût été la perte d'une demi-heure de travail par chaque détenue appelée tour à tour à remplir le rôle de lectrice.

La visite des ateliers terminée, je fus ramenée chez M. le directeur, qui quitta de nouveau des éloges sur la bonne tenue de la maison. Je me permis quelques

observations générales sur ce qu'on pourrait faire pour réveiller le sentiment de l'honneur chez ces malheureuses créatures; mais voyant que je n'étais pas comprise, je m'informai de la manière dont on passait son temps à Clermont, puis je me retirai en me demandant tout bas comment je ferais pour échapper à la surveillance dont j'étais l'objet et pour arriver à causer librement avec quelques-unes des détenues.

A mon retour chez M. C... j'appris que M. le maire était venu pour me rendre visite.

« Il reviendra tantôt, ajouta madame C...; maman a fait du feu dans le salon afin que vous puissiez le recevoir convenablement. Je sais aussi que l'entrepreneuse des travaux doit vous faire visite.

— Que me veulent ces personnes-là? demandai-je.

— Ah! mademoiselle, vous ne savez pas ce que c'est qu'une petite ville! Votre arrivée ici, la mission dont vous êtes chargée, vos visites journalières à la maison centrale, tout cela met en émoi grands et petits. A l'administration on est très-inquiet de ce que vous pourriez écrire au ministre, et je sais de bonne part que, pour vous amadouer, on veut vous donner un banquet suivi d'un bal, où tous les fonctionnaires seront invités. »

Je baussai les épaules, et je demandai la permission de me retirer chez moi pour écrire à ma mère.

Il y avait à peine une demi-heure que j'étais rentrée, lorsqu'on vint m'avertir que M. le maire m'attendait. Que pouvait-il me vouloir?

M. le maire, autant qu'il m'en souvient, était gros, petit et chauve. Sa figure exprimait la bonhomie. Nous nous assîmes en face l'un de l'autre à chacun des coins de la cheminée, nous regardant et ne disant mot. Je pris enfin le parti de parler à M. le maire de la beauté de la vue dont on jouit lorsqu'on est sur l'esplanade qui entoure l'ancien château des Condé. Il me laissa dire se bornant à s'incliner en guise de remerciements. Je vantai alors la cathédrale, puis la rue large et montueuse bordée de maisons plus ou moins gothiques et qui est couronnée au sommet par le vieux château. Nouvelles inclinations de tête, et nous retombâmes dans le silence. De plus en plus embarrassé de sa contenance, M. le maire regardait le feu et restait muet. Impatentée, je pris le parti de me taire aussi. Je devinais que le digne homme avait été chargé de m'adresser quelques questions sur ce que j'avais pu remarquer dans ma visite de la maison centrale. Apparemment il trouvait la chose délicate, et moi je ne me sentais pas disposée à aller au-devant de sa curiosité sur ce sujet. Heureusement madame C... entr'ouvrit la porte du salon; d'un signe je l'engageai à entrer et à s'asseoir. Nous serions restés muets tous les trois si je n'avais eu l'idée de parler de Paris, ville toujours si intéressante pour les provinciaux. Madame C..., qui connaissait Paris, me donnait la réplique. Enfin M. le maire jugea à propos de se lever sans avoir dit un mot; pourtant il était venu avec l'intention positive de s'informer de quelque chose. Cette deuxième visite le prouvait de reste.

« Je gage, dit madame C..., qu'il était chargé par quelqu'un, que je ne veux pas nommer, de vous faire parler. On est fort inquiet de ce que vous pensez de l'administration de la maison centrale; mais le cher homme n'est pas assez fin pour remplir une semblable mission; il n'a su comment s'y prendre, et il est allé comme il était venu. »

Les jours suivants, madame la directrice me dit de la manière la plus gracieuse du monde que mon arrivée avait fait sensation à Clermont; que tout le monde était fort désireux de connaître l'aimable auteur dont les ouvrages étaient si généralement goûtés. M. le directeur avait donc résolu de donner en mon honneur un banquet suivi d'un bal auquel toute la ville serait invitée.

« Je vous remercie, madame, répondis-je froidement, mais je suis en deuil. »

Le ton ferme, quoique poli, qui accompagna ma réponse, fit comprendre que toute insistance serait inutile.

« Mais, du moins, reprit madame la directrice, faites-moi la faveur de déjeuner une fois avec nous? »

— Volontiers, madame; seulement je vous prierais de n'inviter personne; je suis venue à Clermont pour faire connaissance avec une maison centrale et dans le but principal d'écrire quelque ouvrage utile aux détenues; j'ai donc besoin d'étudier sérieusement mon sujet, et je redoute les distractions qui pourraient m'en détourner. Mon séjour, d'ailleurs, sera de peu de durée; je ne peux pas laisser longtemps ma mère livrée aux soins d'une domestique.

— Mais vous nous resterez bien une quinzaine encore?

— Pardon, madame, je compte partir samedi matin.

— Si tôt? alors vous viendrez déjeuner demain avec nous.

— Je ne suis pas libre demain, répondis-je; j'ai promis à madame S... d'aller prendre le café avec elle.

— Eh bien! alors pour vendredi. M. *** part aussi, lui, samedi, vous ferez route ensemble. »

Il me fut facile de voir que madame la directrice était charmée de mon prompt départ. Elle et son mari se mirent à ma disposition pour visiter de nouveau la maison et les ateliers et je me résignai à accepter une compagnie inévitable.

Je ne saurais dire la contrariété que j'éprouvais de me voir ainsi surveillée. Bien des renseignements m'étaient parvenus de différents côtés; ils étaient peu favorables à l'administration; mais ces renseignements méritaient-ils qu'on y ajoutât une foi entière? M. l'aumônier m'avait certifié l'exactitude de quelques-uns. Pour m'assurer de l'exactitude des autres, il m'aurait fallu causer avec les détenues. Sous la protection de l'aumônier j'aurais pu pénétrer dans la maison et parler librement aux prisonnières. Mais comment oser le lui demander? Sa position, relativement à l'administration, était fort délicate, et moi je devais éviter de montrer le mécontentement que me faisaient ressentir les prétendues politesses dont on m'acablait.

Le jeudi, avant-veille de mon départ, après avoir déjeuné chez madame S..., qui, sans le vouloir, avait éclairci certaines choses que j'avais apprises ailleurs, je me rendis directement à l'aumônerie, et, cette fois, j'osai aborder bien des questions avec une franchise entière. Ces questions prouvèrent à M. l'aumônier que j'entrais tout à fait dans ses idées: que la prison me paraissait devoir être pour les détenues, non-seulement un lieu de châtiment, mais une source d'amélioration morale: que, comme lui, j'aurais désiré qu'on fit aimer le travail aux détenues, en les punis-

sant pour l'infraction aux réglemens par la condamnation à une oisiveté complète, dont le résultat immédiat serait la privation du pécule de poche et par conséquent les douceurs qu'on pouvait se procurer à la cantine; que, comme lui, j'aurais voulu que les entrepreneurs et entrepreneuses ne disposassent pas en despotes du temps, de la vue, de la santé de ces malheureuses; et le digne prêtre, vivement ému en trouvant quelqu'un qui le comprenait si bien, s'écria les larmes aux yeux :

« Je vous avais rêvée, mademoiselle, mais sans espoir de vous rencontrer jamais. »

Il se montra alors plus expansif, plus confiant, et il m'excita à remuer ciel et terre pour amener aux pauvres détenues les secours du dehors, qui seuls pourraient leur rapporter des leçons utiles et réveiller en elles l'amour du beau et du bien. Je lui promis de faire tout ce qui dépendrait de moi pour intéresser à cette œuvre de régénération des femmes haut placées et entourées de l'estime publique. Il me remercia avec effusion et promit de m'écrire pour me guider dans les démarches à faire.

« Maintenant, lui dis-je, M. l'aumônier, il faut que vous trouviez moyen de me faire entrer seule dans la prison. »

Il me regarda.

« Oui, il le faut; j'ai besoin de quelques minutes de causeries avec celles des détenues qui se sentiront portées à la confiance envers moi. »

— Je vous ferais bien passer le guichet, répondit-il, quoique au fond je n'en aie pas le droit, mais je ne vous exposerai pas à rester seule avec les détenues et je ne peux vous accompagner, pour mille raisons que vous devinerez sans doute. »

Après un moment de silence et quelque hésitation, il me dit :

« Nous avons pour inspecteur du matériel de la maison un bon vieillard qui pourra vous faire entrer dans la prison, et dont la présence ne vous gênera en rien. Nous déjeunons ensemble, vous et moi demain, car je suis invité chez M. le directeur; prenez congé immédiatement après le repas, sortez de la maison centrale, puis revenez aussitôt et montez chez l'inspecteur. Vous lui direz que vous désirez dire un mot aux détenues et que vous le priez d'avoir la bonté de vous accompagner. Il sera ravi de l'honneur, et comme vous arriverez au moment de la récréation des prisonnières, vous pourrez recevoir les confidences de celles qui viendront à vous. »

— Que n'ai-je su cela plus tôt! m'écriai-je. »

L'aumônier sourit tristement et répondit :

« Cette démarche, faite au moment du départ, ne peut blesser ni mécontenter personne; faite dès les premiers jours de votre arrivée, elle aurait éveillé de vives inquiétudes, et c'eût été manquer à toutes les convenances. Ne le trouvez-vous pas, mademoiselle? »

Nous causâmes quelque temps encore et je revins au logis l'esprit bien préoccupé. Je sentais l'importance des notes que j'avais déjà prises, et je devinais l'inquiétude que les administrateurs de la maison centrale devaient éprouver en songeant à tous les bruits que j'avais pu recueillir dans la ville.

Le lendemain, M. le directeur réunit à sa table, fort bien servie, M. l'aumônier, M. *** et moi : madame la directrice, femme d'esprit, s'efforça de rendre le repas aussi gai que possible. M. l'aumônier s'y

prêta de bonne grâce et répondit avec la politesse d'un homme du monde à quelques plaisanteries assez vives que se permit madame la directrice, plaisanteries qui me prouvèrent que la concorde ne régnait pas entre eux.

Le repas fini, je restai quelque temps encore; puis je demandai la permission de me retirer, ayant des préparatifs à faire pour mon départ, qui devait avoir lieu le lendemain de grand matin.

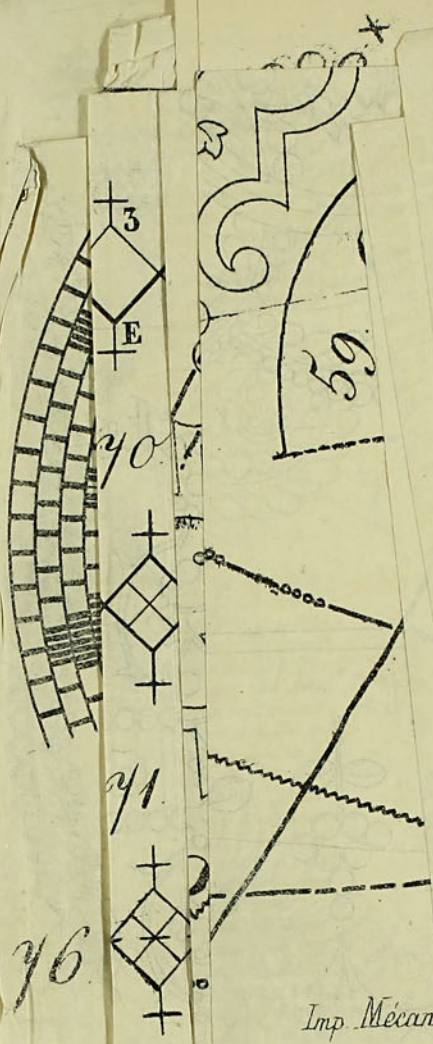
« Puis-je vous demander, mademoiselle, me dit madame la directrice, vers quelle heure vous ferez votre visite d'adieu à madame S..., je serai charmée de vous serrer la main encore une fois avant de vous quitter. »

J'indiquai une heure, puis je pris congé de tout le monde; on m'accompagna jusqu'à la porte extérieure, qui se referma sur moi, mais non pas pour la dernière fois. Quelques minutes après, j'étais de retour et je montais chez M. l'inspecteur du matériel de la maison centrale. Il n'y était pas. Heureusement sa femme offrit de m'accompagner à la prison; j'acceptai avec empressement, et peu d'instants après je me trouvais au milieu des détenues.

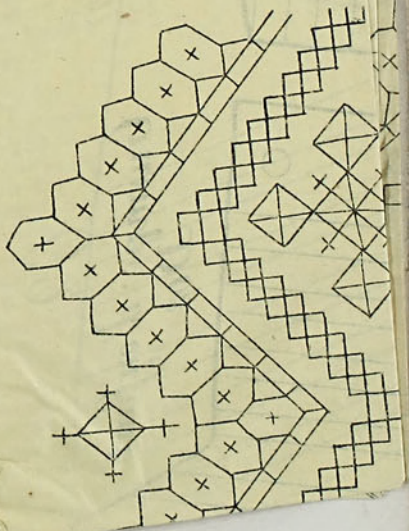
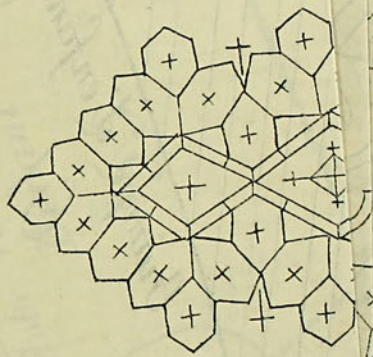
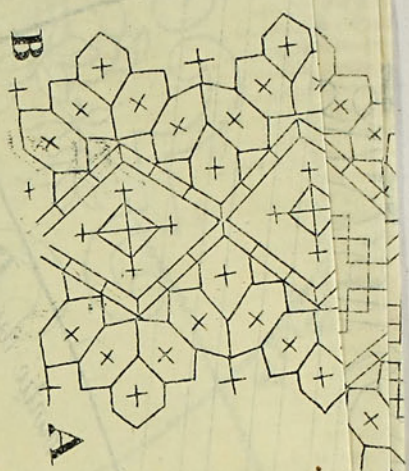
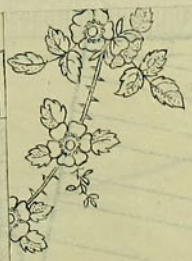
Les confidences que je reçus ce jour-là me prouvèrent que j'avais été bien renseignée et qu'il y avait nécessité de réformer beaucoup d'abus. Assurément les détenues n'étaient pas parfaitement justes envers l'administration; mais, à travers les exagérations, la vérité se faisait jour. Soit à dessein, soit hasard, la femme de l'inspecteur se trouvait toujours retenue par une prisonnière au moment où elle allait rompre l'a parole que j'avais avec une autre, de telle sorte que plusieurs vinrent me trouver tour à tour. Je devais sans doute à l'aumônier la confiance qu'elles me montraient, confiance qui n'allait pas jusqu'à se reconnaître coupables; bien loin de là, toutes se disaient innocentes et victimes des erreurs de la justice... Je les autorisai à m'écrire par l'entremise de M. l'aumônier, promettant d'intéresser à leur sort des femmes charitables qui s'enquerraient de leurs familles et tâcheraient de leur en faire avoir des nouvelles; je promis aussi de ne pas oublier l'époque des grâces, c'est-à-dire celle où il est fait remise d'une partie de leur peine aux détenues dont la bonne conduite a mérité cette faveur; enfin je passai plus d'une heure à écouter, et à donner des paroles de consolation.

Tout à coup la femme de l'inspecteur parut s'apercevoir de ces entretiens secrets et, se rapprochant de moi, elle ne me quitta plus. Peu m'importait : je savais ce que j'avais voulu savoir. Je dis adieu aux détenues, et, pour la dernière fois, je passai le guichet de la prison. J'étais bien tentée d'entrer encore un moment à l'aumônerie, mais l'heure du rendez-vous que j'avais dû donner à madame la directrice chez madame S... approchait, et je ne voulais pas être rencontrée sortant de la maison centrale.

Il y avait à peine quelques minutes que j'étais dans le magasin de librairie, lorsque madame la directrice y arriva : elle fut plus gracieuse, plus caressante que jamais; elle me pressa vivement de lui dire mes observations sur la maison, sur l'administration, assurant que son mari serait heureux de réformer les abus et d'entrer dans les vues d'amélioration du gouvernement. Je répondis que j'étais venue surtout pour voir une prison, et que tout à fait novice dans l'art de l'in-



Imp. Mecana

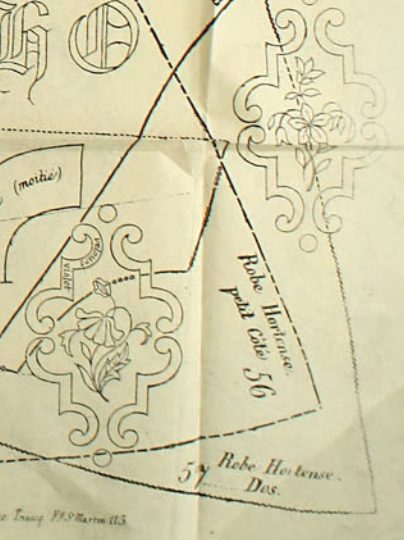
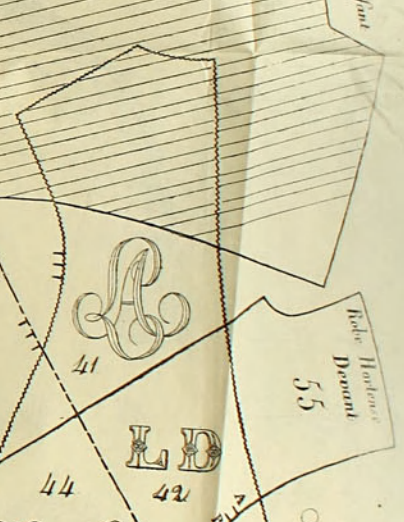
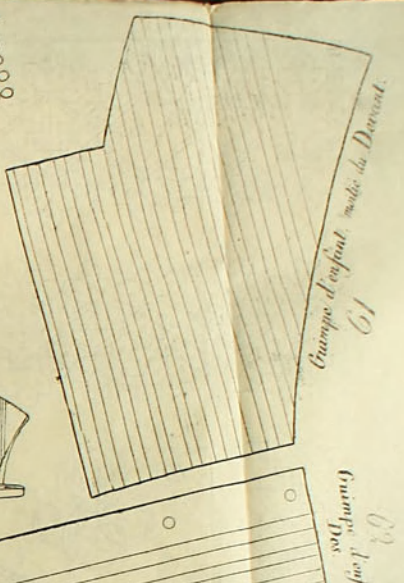
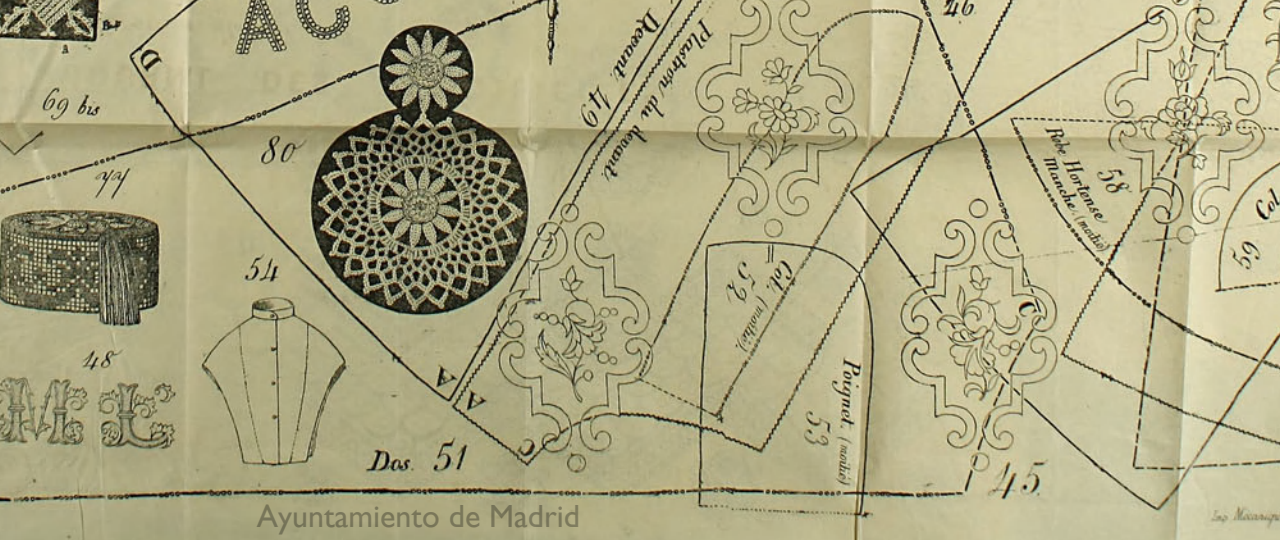
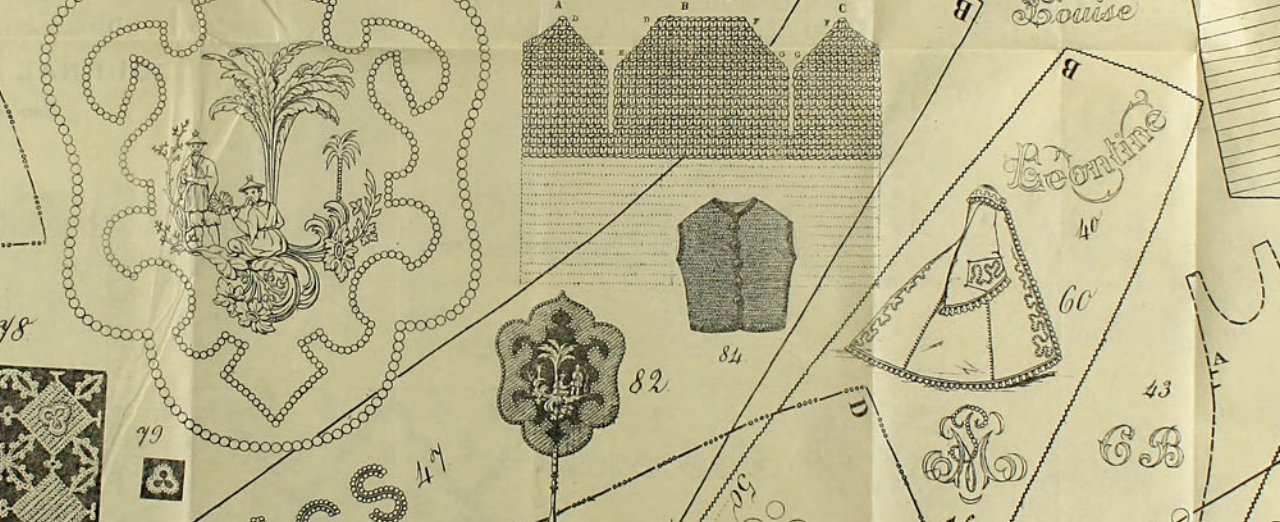
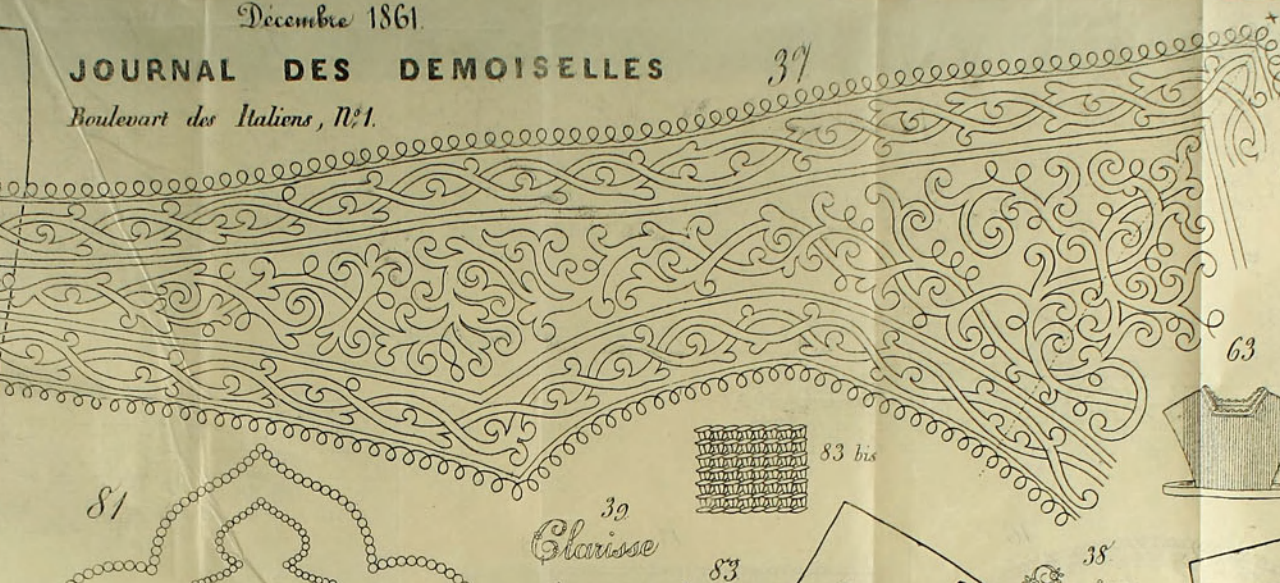
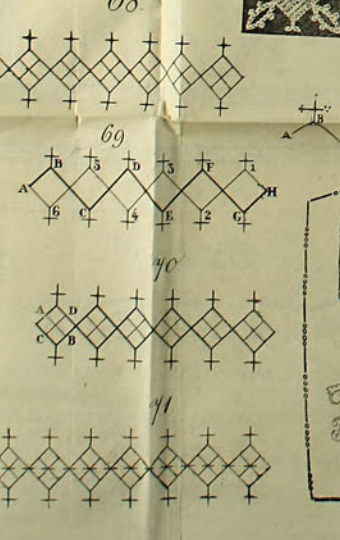
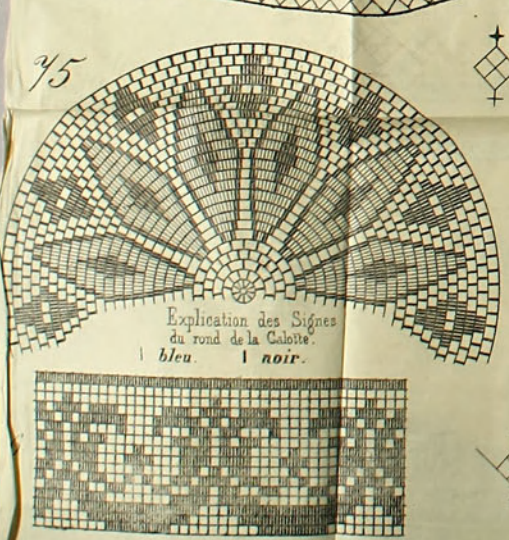
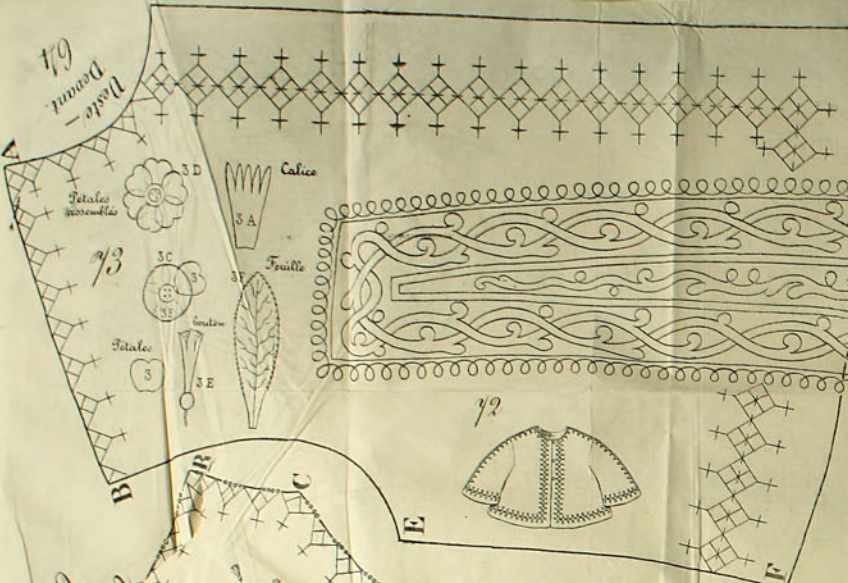


Décembre 1861.

JOURNAL DES DEMOISELLES

Boulevard des Italiens, N°1.

37





JOURNAL DES DEMOISELLES
Boulevard des Filles, 1.
Paris
9
8

Décembre 1861.

Ayuntamiento de Madrid

1861

31 Caroline
33 Belle
34 Fleur

Brocade
27

22 Fleur

20 Fleur

18

15

17

13

14

19

29

10

6

5

7

8

19

23

28

30

24

20

21

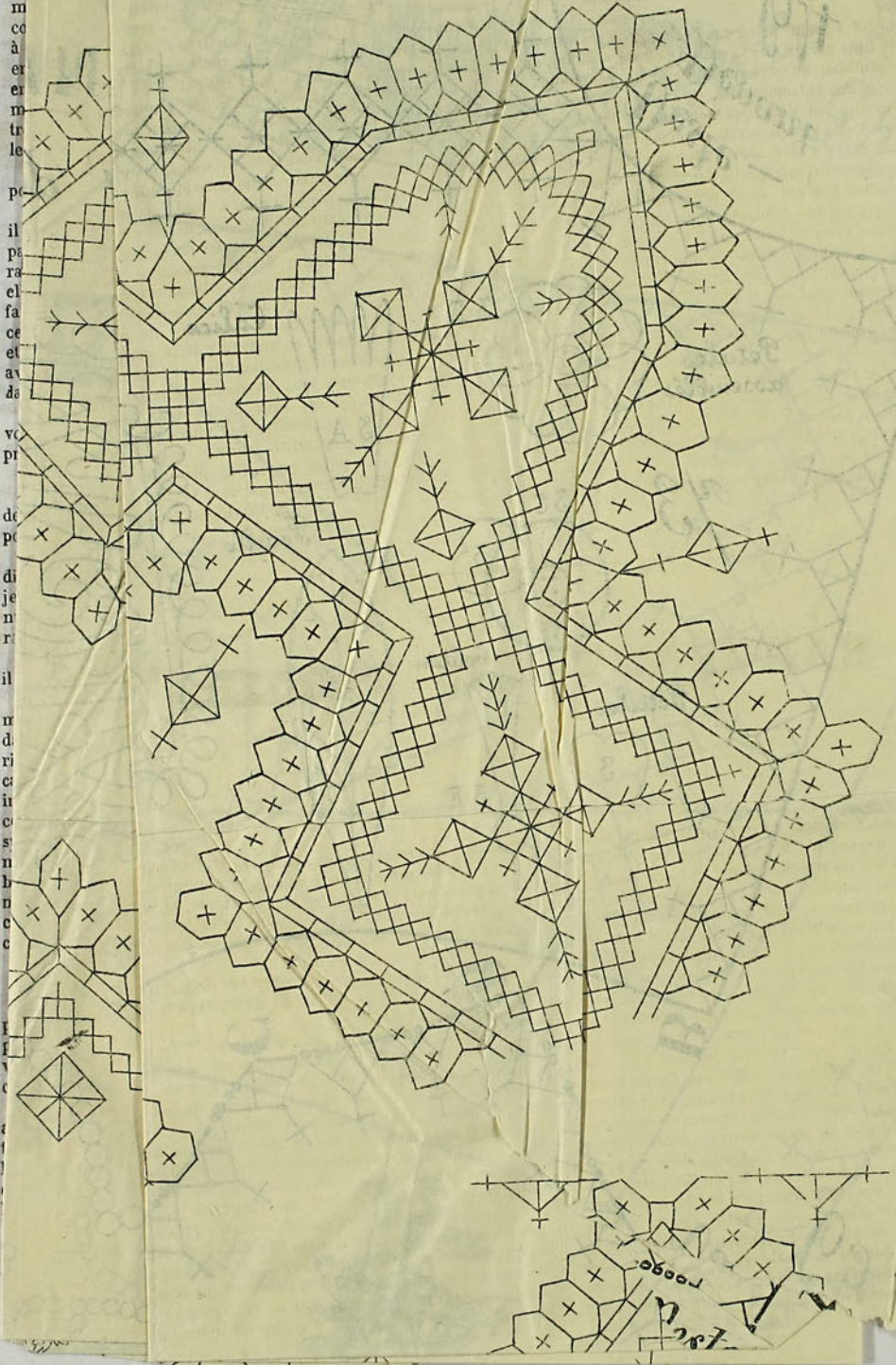
26

36

35

Ang. Messier. Paris. 22 Rue de la Harpe.

sa
na
m
co
à
er
er
m
tr
le
pe
il
pa
ra
el
fa
ce
et
av
da
vo
pi
de
po
di
je
n
ra
il
n
d
ri
ce
in
ce
s
n
b
n
e
c



spection, je ne pouvais me permettre d'avoir un avis sur des choses qui m'avaient été inconnues jusqu'alors.

Ce fut à grand' peine que j'échappai à ses instances, et je finis par lui dire, avec un peu de vivacité, qu'il me semblait qu'on pourrait tenir un peu moins de compte des entrepreneurs et exiger d'eux le temps nécessaire au développement moral des détenues : aussitôt elle s'empessa de me répondre que son mari aurait égard à cette observation si juste, et que, lors des nouveaux marchés à faire, on n'engagerait pas la journée tout entière des prisonnières. Puis madame la directrice me demanda la permission de cultiver ma connaissance et de me faire visite chaque fois qu'elle viendrait à Paris. Je m'inclinai en signe d'acquiescement, et je pris congé de madame S... en voyant que madame la directrice ne s'en irait pas la première.

Avec quelle joie le soir j'écrivis à ma mère : *Demain je te reverrai!* La lettre qui m'arriva par le courrier de onze heures me prouva qu'il était temps de retourner auprès de ma pauvre infirme. Je serais partie un jour plus tôt si j'avais pu, au commencement de la semaine, pénétrer dans la prison comme je venais de le faire aujourd'hui.

Le lendemain, à six heures du matin, je prenais

congé de mes honnêtes hôtes, et je montais dans le coupé de la diligence, tandis que M. "...", avec lequel j'avais déjeuné la veille, montait dans l'intérieur. Le temps était froid, pluvieux; la route convertie d'une boue détrempée par la neige. J'eus par deux fois un triste spectacle sous les yeux : des gendarmes à cheval attendant des détenues à la maison centrale. Ces malheureuses, à peine vêtues, attachées deux à deux et chaussées de souliers hors d'usage, marchaient devant les gendarmes dans cette boue affreuse; d'autres, malades et ne pouvant aller à pied, étaient entassées dans de mauvais cabriolets découverts, où elles se trouvaient exposées à toutes les intempéries de la saison; à leur pâleur, à leurs yeux fermés et à l'indifférence avec laquelle elles se laissaient aller à tous les cahots de la voiture, il était facile de deviner l'abattement de l'âme et la souffrance du corps. Qu'allaient-elles trouver en arrivant? de la pitié pour leurs maux?... Hélas! connaît-on la pitié dans les prisons? Je sentis mes yeux se mouiller de larmes; elles étaient coupables, sans doute, ces pauvres femmes... et n'en étaient-elles pas plus à plaindre?

Le soir enfin de cette triste journée, des émotions bien vives et bien pures prirent la place des émotions pénibles qui avaient marqué mon voyage à Clermont.

S. ULLIAC TREMADEURE.

RANGEANT MES TIROIRS

Il pleut. C'est une de ces tristes matinées de décembre où rien n'a de charme que ce qui se fait au coin du feu, où il semble que le cœur aussi ait besoin de se chauffer. Autour de moi, je ne vois que cartons et caisses; tout ce matériel du retour à la ville qui nous fait faire une halte forcée entre ce que nous quittons et ce que nous retrouvons. Arrière la vie de tous les jours; pas de visites, pas de devoirs de convention : on déballe, on range, on retrouve au fond de ses armoires une foule de petits bonheurs que l'on y avait cachés, puis oubliés; car, en ce monde, l'oubli ferme presque toujours les cachettes.

Je suis là, bien installée sur une chaise basse, devant un petit meuble à deux tiroirs, surmontés d'une tablette pour écrire et d'un rayon contenant une douzaine de livres. Il s'agit tout simplement d'essuyer cette tablette, de mettre de l'ordre dans ces papiers et ces menus objets enfermés là, en hâte, six mois auparavant. Pour une ménagère habile, c'est le travail d'un quart d'heure..... Faut-il avouer ses faiblesses? Pas de plus douce jouissance dans la vie d'intérieur, que de ranger très-lentement, de passer en revue ces riens qui vivent avec nous, femmes, qui ont été pour quelque chose dans les heures de notre

existence. Nous les aimons, ces riens; ils font partie de notre vie intime, toute composée de souvenirs.

Aujourd'hui, je veux être rude, prompte, je veux ranger en un mot, mettre, comme on dit, chaque chose à sa place. Or, c'est de la prose, et j'en veux faire, le petit plumeau en main.

M'y voilà! je commence par vider ces tiroirs pour faire deux parts, de ce qui doit en sortir, et de ce qui doit y rentrer.

Voici d'abord mon bel encrier, souvenir de ma mère. Bonne mère! c'est aussi devant ce meuble à tiroirs qu'elle s'est assise tant de fois; c'est de cet encrier qu'elle s'est servie pour donner une apparence à ses pensées, et me les envoyer quand j'étais loin d'elle... Que de poussière malgré les précautions prises! Deux ou trois coups de plumeau ne suffisent pas, il faut essuyer avec soin... Elle m'écrivait des lettres si tendres, si touchantes! Elle me disait que de sa vie j'étais la meilleure part, que de ses nuits j'étais le calme, et de ses jours la lumière. Et c'était vrai. Tout ce que dit une mère est vrai. Mère!... je n'ai compris ce mot que depuis qu'un enfant l'a dit en me regardant. Auparavant, je sentais mal sa puissance et douceur. La vie est hérissée d'angles qui nous bles-

sont; l'âme y passe si près des choses que les choses la heurtent. Elle n'échappe aux aspérités qu'en s'éloignant un peu, et c'est pourquoi l'absence d'une mère donne vie dans le cœur de l'enfant à mille actes qui avaient été faits à cause de lui sans qu'il les eût appréciés. Enfant, qui pouvez encore serrer les mains de votre mère, oh! serrez-les bien fort! N'attendez pas que la distance vienne en aide à votre tendresse, prenez garde! il y a une absence qui n'a pas de retour... Enfant, aimez-la, servez-la : quand elle ne sera plus à vous, vous regretterez amèrement ces petites négligences dans l'affection, ces brusqueries enfantines que son amour vous pardonnait, mais que vous ne vous pardonnerez jamais ; ces bouderies, ces réticences, ces froideurs surtout! Oh! le froid, c'est la mort anticipée des mères. Enfant, vous grandirez, vous ferez un foyer nouveau; qu'à ce foyer la meilleure place soit pour votre mère. Elle aura en moins dans sa vie tout ce que vous glanerez de bonheur en dehors d'elle. Laissez-lui un peu de chaleur, à elle, qui vous a tout donné, qui s'efface au jour marqué pour que vous ayez plus d'espace, plus d'activité.

Tout ce que je sens là, l'ai-je senti pour ma mère? mon enfant le sentira-t-il pour moi? Cher Paul, il voudrait peut-être jouer dans ma chambre, il y a longtemps que je ne l'ai vu. Ouvrons la porte... Petit Paul, veux-tu venir avec maman? Il me répond qu'il aime mieux rester avec son chien. Il faut en prendre mon parti. Aussi, qu'ai-je besoin de tant philosopher à propos d'un peu de poussière sur un encrier? Il faut être à ce qu'on fait. Voyons? Les lettres à droite, les notes à gauche, les feuilles volantes en face. Tiens!... des vers que j'ai copiés... Oh! qu'il y a longtemps! c'était avant mon mariage. Peut-on se lasser de relire ce passage si connu de Lamartine....

- « Le livre de la vie est le livre suprême
- » Qu'on ne peut ni rouvrir ni fermer à son choix.
- » Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois;
- » Mais le feuillet fatal s'y tourne de lui-même;
- » On voudrait revenir à la page où l'on aime,
- » Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts. »

Quelle tristesse et quelle délicatesse!

Pourquoi donc aimé-je ce qui est triste? On me trouve si gaie, et je suis si sujette aux fous rires! Que de tiroirs il y a apparemment dans notre esprit! Tout s'y place; le gai, le triste, le doux, l'amer, sans compter l'ennuyeux qui entre par les joints!

Les vers de Lamartine en face... et si j'en trouve d'autres, je ne les lirai pas, cela perd du temps.

Qu'ai-je enveloppé, il y a six mois, dans ce double papier?... Un portrait de mon mari enfant! Oh! la bonne figure! Le brave homme que cela devait faire! Bon Gaëtan! s'il rentrait, il rirait de me voir essuyer vingt fois ce verre sous lequel je regarde un passé inconnu. C'est bien lui en habit de collège. Ce cher front très-insouciant, parce que du latin et du grec s'y rencontrent tous les jours, et s'en vont comme ils sont venus; le français tiendra plus de place. Oh! le bon sourire! Comme c'est franc! Voilà donc ce petit monsieur qu'on préparait à devenir mon mari! Et pendant ce temps, moi je faisais des robes à ma poupée et des petits savonnages.

On sonne... Si c'était mon mari, je lui montrerais ce portrait oublié. Non, c'est le facteur qui vient m'offrir un almanach; donnez, brave homme, Dieu,

sans doute, a fait de beaux jours dans l'année qui va venir; donnez, et prenez en échange ce qu'on appelle une étreinte, c'est à-dire un remerciement de tout ce que vous m'avez apporté de joie ou de peines; car si le souvenir des amis heureux est très-doux dans l'absence, celui des amis malheureux nous est encore plus cher. Le facteur ressemble à une longue-vue qui nous fait apercevoir au loin ce que nous aimons. Il est le messager de l'amitié, mais, par suite de l'infirmité des choses humaines, c'est encore le messager de l'indifférence : il vient aussi exactement m'informer de l'ouverture prochaine d'un magasin nouveau que du fait le plus intéressant pour ma vie de cœur. Force banale et aveugle, il va, il vient, toujours dans le même cercle, et prend ce qu'il trouve, comme ces roues de moulins qui emportent fatalement tout ce qui les a touchées. C'est égal, je vous remercie, facteur! Sans savoir ce que vous faites, vous avez beaucoup d'esprit et personne ne peut se passer de vous... Mais, tout en rêvant, il faut ranger ses tiroirs. Je n'avance pas! Si Gaëtan me voyait, il se moquerait de moi, il dirait que je flâne. Eh bien, c'est en flânant un peu qu'on pense, qu'on se souvient, qu'on aime. Ce qui se fait très-carrément ne me plaît pas. Le balancier de la pendule ne flâne jamais; mais aussi comme nous lui en voulons! Comme sa rigidité nous rend malheureux! jamais de halte; il fait ce qu'il doit faire, sans presse, sans retard, et l'heure sonne toujours avant que nous ayons dit : — J'ai fini, emportez ce plaisir, ce doux entretien, cette attachante lecture; sonnez, j'ai fini!

Un paquet de lettres... Je ne veux pas en ouvrir une seule, cela me mènerait trop loin... Quelles pattes de mouches! C'est une écriture de pensionnaire; comment ai-je gardé cela? Un rien sans doute, un mot insignifiant. Voyons! ce n'est pas long... c'est d'Apolline, souvenir du couvent, quinze ans de date. Pas de timbre, c'est de la contrebande, un billet glissé sur mes genoux pendant une heure de silence, crime pendable à cette époque.

« Ma chère Louise,

» Il y a une affaire.... On a découvert la souris blanche que Victorine élève dans son pupitre! On ne lui a encore rien dit, mais tout le monde pense que la chose n'en restera pas là. C'est la faute de Thérèse qui, voyant Victorine ouvrir son pupitre pendant l'étude, a éclaté de rire en disant : Oh! comme elle trotte! — Quelle imprudence! Et maintenant, que devenir, où cacher Trottinette? Toi qui es si bonne, voudrais-tu la mettre dans un de tes bas, en ne servant pas du tout la jarretière? Les miens sont trop étroits, elle étouffe... Ce serait seulement jusqu'à l'heure du parler; Victorine la rendrait alors à son frère, c'est lui qui l'a apportée, un jour, du collège, dans sa casquette, parce qu'à Sainte-Barbe on ne reçoit pas non plus les souris. Réponds oui ou non par un signe de tête; ne m'écris pas, c'est trop dangereux. Quelle affaire! Comment cela finira-t-il?... Tout à l'heure, en montant l'escalier, j'ai rencontré madame la supérieure, elle était sérieuse et parlait tout bas à une de ces dames; il s'agissait bien sûr de la souris! Pauvre petite! Elle est si gentille! Robertine prétend qu'on la donnera au chat; mais certes on n'osera pas!... Moi, d'abord, je ne ferais plus rien, et je demanderais à papa de me retirer d'ici!

» Déchire cette lettre, et garde toujours le secret.

» APOLLINE. »

Elle n'a pas déchiré cette compromettante missive? j'ai bien fait. Voilà la vie vue de loin! Ce jour-là, l'actualité c'était la souris blanche, son procès, son jugement. Nous étions émus, remués; Apolline attribuait même la gravité de la supérieure à cette grande cause, alors pendante devant un jury redouté (qui se sera caché pour rire). Quelles proportions avait dans nos petites têtes l'affaire de la souris! La peine de mort passait même pour une éventualité; il y avait donc en tout ceci l'instinct le plus haut, celui dont on entoure l'innocent compromis dans une conjuration. Et maintenant, qu'est-ce que cela devant le même public? La souris... Hâ! hâ! j'avoue n'en avoir pas gardé mémoire. Victoire, la grande coupable, est religieuse dans le lieu même où s'est commis le crime; elle surveille à son tour une génération nouvelle, elle est sans pitié pour les souris et autres contraventions au règlement. Elle dit à d'autres étourdies ce qui lui a été dit. Autrefois, elle trouvait le règlement trop sévère en tout point; à présent, elle le juge comme un chef-d'œuvre, protecteur du travail et de la sagesse; c'est au tour de ses élèves à le trouver trop sévère; ainsi va le monde.

Quant à Apolline, le dévouement dans le complot, c'est aujourd'hui une veuve grave et froide, bien forte sous le poids de la vie, n'ayant gardé de la jeunesse que l'amour des murs bénits où elle a connu et compris la vérité.

Thérèse, l'in prudente qui osa dire : Oh! comme elle trotte! est une fille bonne et dévouée qui donne à son vieux père ses soins, son présent, son avenir, parce qu'elle a tout reçu de lui, et que, devenu malade et malheureux, il a besoin de tout.

Robertine était une de ces plantes sans racines qui ne tiennent pas au sol. Le jour des adieux a été pour elle un jour comme un autre; elle est partie sans qu'une seule voix lui ait dit : « au revoir. » Elle ne le désirait pas. On lui rendait volontiers ce qu'elle avait donné : l'indifférence. Je n'ai rien su d'elle et ne veux rien savoir; assez de froid dans la vie sans en mettre soi-même exprès.

Et moi je suis ici, heureuse femme de Gaétan, ayant gardé comme un ami tout ce passé qui m'aimait et que j'aime. De grandes affections m'ont appris à souffrir et à ne pas le regretter; de graves pensées se sont mariées aux souvenirs de mon enfance sans les effacer, et maintenant la terrible affaire de la souris tient une bien petite place dans mon existence. Cette petite place, je la lui laisserai néanmoins, ne fût-ce que comme point de comparaison. Que d'émotions, vues à distance, deviendront souris blanches! Que de péripéties qui n'ont réellement de grave que leur actualité, parce que les proportions sont prises dans notre imagination!

Regarder les choses présentes comme si on les avait dépassées, ô philosophie! ce doit être un de vos secrets! Oui, je m'efforcerai, dans certaines occasions, de me placer sur un autre plan, et de regarder l'émotion de là, afin de ne pas confondre, s'il se peut, les vraies douleurs et les souris....

Voyons, rangeons. Quel plaisir j'éprouve à me réinstaller dans mon petit chez moi; comme tous ces objets me parlent! Tiens, ce petit cahier?... Oh! que

c'est vieux! j'avais onze ans quand j'ai tracé ces lignes si pompeusement mal écrites : que de paraphes et surtout que de fautes d'orthographe! Tous les titres sont en ronde manquée, et le reste offre ces caractères vagues qui peignent nos premières pensées, vagues aussi. Ce sont les souvenirs d'une retraite élitée au moment où je me préparais à ma première communion. Que c'est naïf! Comme le cœur est à nu dans ces élans, et comme les graves considérations de la foi se trouvent mêlées sans injure aux petites idées du jeune âge! Je lis à la suite d'une méditation sur le bonheur du ciel :

« Puisque je suis si heureuse quand maman m'embrasse, que sera-ce donc au ciel, où je verrai le bon Dieu, et où ma chère maman m'embrassera tout de même! » Une prière vient ensuite : « Mon Dieu, je ne suis qu'une petite fille qui n'est pas encore très-sage, et cependant on m'a dit que vous me gardez une petite place auprès de vous. Merci, mon Dieu! Je vous en demande encore trois autres : une pour papa, une pour maman, et une pour mon grand frère.... Mais non, tâchez plutôt que tout le monde vous aime afin d'aller au ciel où nous serons heureux tous ensemble. »

Quelle douce émotion me pénètre! Comme je me sens recueillie devant mes pensées d'autrefois! A présent, mon Dieu, fermez et mère, je renouvelle à vos pieds ma prière d'enfant. Oh oui! pressez, pressez les rangs de vos élus! mon cœur s'est dilaté; j'ai soif, soif de bonheur, non pour la vie, c'est assez si vous me laissez Gaétan et son fils, mais j'ai soif de l'infini pour eux autant que pour moi. Donnez à Gaétan la lumière : faites que si je ne suis pas le moyen, du moins je ne sois pas l'obstacle! Mettez en moi ce qu'il aime, afin que de Louise il passe à son Dieu. Ce beau cœur, c'est à moi que vous l'avez confié, j'en suis fière. Je vous l'offre à genoux; détournes vos regards de ses ignorances, et ne voyez pas ses faiblesses, mais seulement mon amour qui cherche à les couvrir. Oui, je veux être bonne et tolérante; chaque aspiration de mon cœur vous criera Gaétan! et vous m'entendrez.

Et mon fils? que fera-t-il un jour? Se souviendra-t-il des leçons de sa mère? ou bien, malgré moi, des étrangers lui diront-ils de vous et de votre Eglise des choses qui glaceront son cœur? Homme, couvrera-t-il son front, ou niera-t-il ce que j'adore?... Mystère! Mon Dieu, je vous prie pour ce petit enfant qui joue à mes pieds. Je sais qu'au séjour des élus, si je n'ai pas mon fils, je n'en souffrirai pas, la douleur n'atteint plus ceux qui vous ont touché! mais ici je peux beaucoup souffrir, et j'y consens, parce que je suis sa mère!... Pour formuler une telle prière, il faut aimer plus que soi-même, et je l'aime plus que moi-même.... Eh bien! entendez-moi, s'il doit se moquer de votre Christ, s'il doit fouler aux pieds le sang qui l'a racheté, s'il doit n'aimer que la terre, choisir pour sa fin l'or ou la créature... ôtez-le-moi... prenez-le! A peine est-il sorti de vos mains, les miennes l'ont touché, et avec quel respect!... Ame de mon fils, soyez à Dieu, ou quittez-moi. J'aime mieux vivre sans vous et pouvoir en souffrir que de penser qu'au ciel je pourrais être heureuse sans que vous le fussiez... Eh bien! il est venu à moi, l'enfant, il a essuyé de ses petites mains les larmes que mon cœur versait à mon insu. Il m'interroge, que répondrez-...

Je lui montre le ciel, et je lui dis : « Quand tu seras grand, j'irai là-haut avec le bon Dieu, et tu y viendras aussi, n'est-ce pas ? »

— Oui, oui, dit-il, dans bien bien longtemps ; on s'amuse ici, maman... »

Doux trésor ! allez reprendre vos jeux et vos bonheurs, maman ne pleure plus. Elle regarde vos yeux innocents, elle est calme, elle n'a plus peur... Il sera bon ; laissez-le moi, Seigneur, laissez-le moi !...

Que de sentiments divers excite en nous la simple vue des objets extérieurs ! Comme on passe de l'un à l'autre, et comme tous sont vrais !... Rangeons, rangeons. Comme on va vite quand on s'y met, comme ce tiroir est bien en ordre ! Dans cinq minutes j'aurai fini... Ah ! voici mon vieil almanach, où le mettre ? C'est la seule chose dont on ne sache que faire avant qu'elle soit usée. C'est pourtant le canevas sur lequel ont reposé mes impressions. Que je voudrais, comme le poète, voir deux fois quelques-uns de ces jours ! Il y a un an, à cette époque, j'appelais cet ensemble avenir. Il s'est fait présent, et chaque date en passant sous mes yeux a dévoré une part de ma vie. Si l'homme, au lieu de rejeter avec mépris chaque année son almanach, les conservait tous, et qu'il en additionnât les jours, combien faible serait le total !

Que d'arbres à l'automne laissent tomber plus de feuilles que l'homme n'a laissé tomber de jours à la fin de la plus longue carrière ! Et c'est entre ces limites qui s'éloignent ou se rapprochent sans qu'il puisse intervenir, que se pressent ces actes bons, mauvais ou inutiles qui forment l'emploi de son temps, de ce temps dont on a dit que les heures sont la monnaie avec laquelle nous achetons l'éternité... Allez, mon almanach, devenez un rien, un embarras ; je ne puis vous sauver du naufrage, mais en vous délaissant, je vous bénis pour chacun des jours que vous avez marqués. Il y en a eu de si doux entre Gaëtan et mon fils ! D'autres ont été bien sévères alors que, mêlant vos jours à vos nuits, je ne les comptais que par mes inquiétudes au pied du lit de mon enfant. Merci du soleil qu'au printemps vous lui avez rendu, merci de vos matinées riantes et de vos heures nébuleuses : tout était à sa place. Si l'année en se déroulant ne m'avait apporté que du bonheur, je n'aurais pas su monter vos degrés légèrement comme il convient à celui qu'on attend plus haut ; je me serais arrêtée sur chaque marche, et j'aurais oublié le but. C'est le doigt de Dieu qui, le premier, écrit nos jours sur ces feuilles éphémères ; nous n'y lisons à la fois qu'un seul mot, et toujours il suffit à l'intelligence de l'acte présent, et quand nous avons tout lu, c'est à nous de bénir la main divine qui n'a baissé que peu à peu le voile.

Oh ! s'il fallait que fussent écrits d'avance, sur ces feuilles, les maux que nous devons souffrir ! Si nous pouvions compter tant d'heures pour l'inquiétude, tant pour l'attente, tant pour la douleur, nous n'aurions plus de force au moment du combat... Eh bien, cet almanach ? Vais-je le garder dans ma main ?... Comme c'est difficile de ranger ses tiroirs ! Petit Paul, veux-tu mon almanach ? Il est très-joli ! Vois ces moutons, ce berger, ces moissonneurs, ce bon vieux qui se chauffe ?

Il le regarde, l'accepte, et le juge bon pour un fond de théâtre. Il se met à l'œuvre : l'almanach

mutilé devient un lointain : pantins et marionnettes se donnent rendez-vous entre ces tableaux naïfs et moi, qui suis toujours le public obligé. O mes jours écoulés doux ou tristes, je vous vois au loin comme un souvenir indéfini ; le présent, qui est censé m'absorber, se compose de pironnettes plus ou moins ridicules... Bonne critique de la vie !...

Une papillote de chez *Marquis*, oubliée dans ce petit coin. Deux belles pastilles de chocolat. Tu as bien fait, petit Paul, de venir jouer près de moi, tiens, prends : à moi la devise...

Que l'on peut trouver de consolation
Pour ses vieux jours dans un bonbon !

Voici des vers charmants du marquis de Foudras ; je les garde pour les relire dans une trentaine d'années, au cas où j'aurais, comme tant d'autres, le mauvais goût de ne pas vouloir une bonne fois être vieille. Patience, cela viendra, c'est tout au plus si maintenant je saurai attendre. Ces lignes délicates et fines me portent à apprécier, plus que de raison, mes futurs cheveux blancs et leur brillant cortège.

Enfin vous avez soixante ans !

Que je vous salue bon gré de n'en avoir pas trente !

Je serais amoureux, vous seriez mécontente,

Et je ne jouirais pas, dans mon demi-bonheur,

Ni de tout votre esprit ni de tout votre cœur.

Vous avez soixante ans, sans qu'on puisse en médire,

Chacun peut vous aimer, chacun peut vous le dire.

Vous avez soixante ans et tout vous est permis,

... ..

Vous avez soixante ans, ce mot n'a rien de sombre,

Alors qu'on est aimé ; un âge, c'est un nombre,

Mais ce n'est rien de plus ; qu'importe que la fleur

Qui garde son parfum ait perdu sa couleur,

Et qu'importe l'hiver venant pour une femme,

Quand elle a la jeunesse et le printemps dans l'air ?

Merci, marquis, vous m'avez réconcilié avec tout un ordre d'idées qui ne me plaisent guère. Au fait, pourquoi les femmes passeraient-elles la moitié de leur vie à regretter l'autre moitié ? Toute chose est donnée par la Providence pour le temps où elle est nécessaire. C'est en nous une faiblesse. On dirait que la valeur de notre sexe est dans la forme, la grâce et la souplesse. Nous nous assimilons sans le vouloir aux éphémères beautés de nos parterres. Notre mission unique est-elle de charmer ? Non ! à nous appartient de panser les plaies vives, et de contenir comme un calice beaucoup de pleurs. Jeunes, notre inexpérience nous tend mille pièges ; il faut passer vite, et souvent éloigner ce qui viendrait à nous. Vieilles, on nous croit endormies, et ce cœur qui a toujours veillé, qui veillera toujours, devient un terrain neutre où l'on se rencontre sans jalousie, où l'on cueille volontiers ensemble les productions du sol : amitié, compassion, indulgence... Je veux être une bonne et aimable vieille, pas grondeuse, d'humeur enjouée et de facile accès. J'aurai des heures pour le bon Dieu, des heures pour les pauvres, des heures pour mes amis. Puis je réunirai chaque semaine tous mes petits-enfants autour de ma table, et je tâcherai de trouver du bonh'ur à me laisser casser la tête.

Il y aura dans mon salon deux énormes fauteuils, l'un pour bon papa, l'autre pour bonne maman. Quels respectables personnages nous ferons tous les

deux! Gaétan parlera politique, prendra du tabac. Nous aurons chacun nos préférés que nous inviterons ensemble pour faire *la partie* au coin du feu... Ce feu, ce sera, bien sûr, notre pomme de discorde, c'est ainsi dans les bons ménages, quand vient le soir de la vie. Si je veux un feu de braise, il demandera de la flamme; s'il lui faut une bûche en plus, certainement il ne m'en faudra pas. Le moyen de s'en tirer? Je ne veux pourtant pas attrister ses vieux jours. Décidément, nous aurons sur ce point une noble indépendance, on tisonnera pour son compte; mais j'y mettrai une grande discrétion, et si j'ai lieu de croire qu'une bûche de plus soit nécessaire au bonheur de mon mari, je fermerai les yeux et je ferai un petit somme pour lui donner le temps de brûler. Un petit somme au coin du feu, je ne vois dans l'avenir rien de plus charmant. Mais je n'en suis pas là... pour apprendre à être vieille, sachons être jeune...

Cette papillote m'a entraînée je ne sais où.

Rangeons, car s'il faut faire de la philosophie à propos d'une pastille, nous n'en finirons pas. Je range... je pose chaque objet presque sans le regarder, de peur d'y penser, de peur de l'aimer. Comme il avance, mon petit ménage!... Un cahier : *Souvenirs de mes lectures*... Oh! pour celui-là, trouvons-lui vite une place, car si j'avais le malheur de l'ouvrir, je serais obligée de perdre mon temps, si l'on appelle ainsi être heureuse, retrouver des pensées qu'on avait en soi vaguement, et qu'un autre a formulées, et vous a un jour présentées pour que vous les reconnussiez sous la draperie qui les couvre; c'est une douce joie que celle-là.

Un livre, c'est un ami : il y a des amis sérieux, des amis gais, des amis qui déraisonnent bien un peu, mais qui ont du bon, et qu'à cause de cela on aime tout de même. Quel plaisir de leur prendre des mots, des lignes, des pages, et de relire ensuite ces pensées préférées! On ne rencontre dans son recueil ni longueurs ni passages indifférents, tout a du charme, parce que tout a frappé une fois. Je ne veux pas seulement regarder ce cahier en face, il me parlerait, je lui répondrais, et le matériel en souffrirait.

Ce cahier!... Non, je ne ferai que l'ouvrir... Ce passage est d'Alfred de Musset. Voilà comme on pense quand l'illusion de la vie s'efface. Après avoir ri de tout, après avoir, pour ainsi dire, caché son âme sous l'étourdissement, il y a un réveil plus ou moins apparent, toujours douloureux. Alors tombent, des hauteurs d'une noble pensée, un doute, un regret : alors on s'écrit comme le poète :

..... Malgré moi l'infini me tourmente,
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir,
Et quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre, et pourtant de le voir.

.....
Dieu parle, il faut qu'on lui réponde,
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré!

ALFRED DE MUSSET.

Larmes du poète tombées à la dernière heure, vous fûtes pour lui la meilleure prière, et vous êtes pour nous le meilleur enseignement.

Un mot sur la mort de Chateaubriand. Ce mot prouve mieux qu'un long discours que les plus fidèles affections de la terre sont entachées d'insuffisance.

Il s'endormait, ce fier génie. L'amitié sous la forme d'une femme vieillie, presque aveugle, mais constante et bonne, essayait encore de rendre moins amères les angoisses du grand départ. Mais, voilà comme, en deux lignes, le biographe peint l'impuissance de la créature :

« Il s'éteignait. Son amie était auprès de lui ; il ne » pouvait plus lui parler, et elle ne pouvait plus le » voir... »

Quelle séparation anticipée! Et voilà la souveraine misère de nos êtres! Ah! que l'on souffrirait si un peu plus loin on n'entrevoit un bien proportionné à ses désirs, un bien qui doit enfin suffire!

Voici un mot de madame de Staël, bien vrai, bien frappant, à propos du dévouement dans les petites choses :

« On devrait, lorsqu'on est capable du dévouement » entier de sa vie, ne pas la rattraper en détail par » une sorte de personnalité minutieuse que ne se » permettrait pas le véritable égoïsme. »

M^{me} DE STAËL.

(De l'Allemagne.)

Madame de Staël a raison : j'aime mon mari, je donnerais ma vie pour lui, et je n'ai pas pu lui sacrifier deux heures qu'il m'a demandées pour l'aider à s'ennuyer convenablement chez madame D., samedi soir. Deux heures, c'est pourtant bien court. On donne très-volontiers de l'ensemble parce qu'on ne le tient pas dans ses mains, mais ce qu'on tient, on le garde; c'est mal quand on aime... J'irai samedi chez madame D. Je me ferai bien belle, et Gaétan ne saura pas que je lui sacrifie mon goût. Oh! craignons de briser par de légères secousses ces filaments qui unissent nos âmes. C'est si bon de croire qu'un autre vit de notre propre vie! N'est-ce pas cette foi dans un autre que je trouve admirablement traduite en un passage de ce doux génie qui de nos jours a chanté l'humble Madeleine :

« Il me serait aussi difficile d'être incrédule en » amitié que de l'être en religion, et je crois à l'atta- » chement des hommes comme je crois à la bonté de » Dieu. L'homme trompe, et Dieu ne trompe jamais » c'est là leur différence; l'homme ne trompe pas » toujours, c'est là sa ressemblance avec Dieu. »

Vous avez bien dit, l'homme ne trompe pas toujours. Les êtres qui n'aiment rien sont les seuls qui ne croient pas à l'amitié. Cette idée je la retrouve un peu plus loin dans le même auteur qui comprend si bien les délicatesses de l'âme :

« La sympathie ne se refuse qu'à celui qui ne » l'inspire pas. Tout cœur pur la possède, et, par con- » séquent, tout cœur pur attire à lui, n'importe à quel » âge. »

Que je voudrais feuilleter encore! mais non, il faut être avant tout femme de ménage... Encore une citation, une seule... Ciel! un coup de sonnette. C'est Gaétan; il me surprend en flagrant délit, je suis perdue. Il entre...

Que dis-tu, Gaétan? Eh bien! tu te fâches? tu me grondes parce que tu vois ici et là quelques objets épars? Ne t'inquiète pas, ami, j'aurai bientôt fini ma tâche, mon ménage sera rangé demain. Tout n'est pas encore à sa place, j'en conviens, mon cœur seul est bien où il doit être, car en rangeant mes tiroirs, j'ai retrouvé de douces impressions qui toutes m'ont menée à toi.

M^{me} DE STOLZ.

PETITE HISTOIRE DE LA CIVILITÉ

Deuxième article.

L'empire de Byzance, quoiqu'il fût environné d'ennemis plus redoutables que ceux de Rome naissante, se jeta, dès les premiers successeurs de Constantin, dans les puérilités du luxe et du cérémonial qui affaiblissent les âmes. L'étiquette la plus minutieuse environnait la personne des empereurs; on ne leur parlait qu'avec les formules exagérées du respect oriental: «M'est-il permis de parler et de vivre?» disaient les courtisans en s'adressant à l'empereur, qu'ils qualifiaient de majesté très-sacrée, vainqueur des vainqueurs, prince né dans la pourpre, etc., etc. Les dignitaires, à leur tour, exigeaient de leurs inférieurs les mêmes adulations.

La morgue des Grecs eut à souffrir un cruel affront lorsque les croisés arrivèrent en foule à Byzance pour se rendre en Palestine, et qu'un des principaux chefs, Robert de Paris, alla s'étendre, tout armé, sur le trône d'Alexis Comnène, ce trône dont ses sujets n'approchaient qu'à genoux. L'orgueilleux Franc ne répondit que par un défi à ceux qui lui reprochaient l'incivilité de sa conduite, et ce défi, nul des Césars, des patriarches, des sébastocrators, n'osa l'accepter.

Cependant ces mêmes Francs, dans le pays que la conquête leur avait donné, s'étaient trouvés sensibles aux charmes de la civilisation, telle qu'ils la voyaient chez les Gallo-Romains. Ils s'efforçaient d'imiter le langage, les manières, le vêtement de leurs vaincus; pendant la première race, les modes romaines dominèrent; on mangeait à la romaine, on quittait la saie pour la toge, et des poètes latins célébraient dans la langue de Virgile les noces des rois chevalus. Mais ce n'était là qu'un vernis qui déguisait mal la barbarie. Charlemagne luttait contre elle de toute la force de son puissant génie; sa cour était polie et lettrée, il avait lui-même autant de douceur que de majesté; mais quand il ne fut plus, quand son esprit civilisateur cessa de briller, les ténèbres régnèrent. Seule, l'Eglise conservait la tradition de l'urbanité antique; au milieu des actes sanglants, des paroles violentes et grossières de cette époque, on se repose en voyant les mœurs graves et polies des monastères, en lisant les lettres des évêques où respirent la déférence et la grâce des anciens jours.

Notons en passant que l'usage de donner la main nue en signe de foi et de loyauté nous vient de nos ancêtres francs.

Sous les rois capétiens, ce que l'on peut appeler proprement *courtoisie* se fit jour peu à peu. L'esprit de chevalerie enseigna le respect des femmes, la compassion pour le faible, l'humilité dans les paroles, car on disait communément: *Un chevalier doit tenir haut et parler bas*. Les banquets ne furent plus des orgies où le vin et l'hydromel excitaient la colère et les querelles; on y fit assaut de paroles agréables, de

propos heureux; les femmes étaient mêlées à tous les actes de la vie sociale; elles régnaient dans les fêtes, elles présidaient aux repas, leur suffrage était le prix des vainqueurs dans les joutes et les tournois, on les consultait dans les affaires les plus importantes. Le soudan d'Egypte s'étonnait que saint Louis voulût avoir l'avis de Marguerite de Provence sur les conditions de sa rançon. «C'est qu'elle est à la fois madame et ma compagne,» répondit le saint roi, familier avec l'esprit chevaleresque de son siècle. Les femmes régnaient surtout dans leurs châteaux, dont elles faisaient des écoles de courtoisie pour la jeunesse qui s'attachait alors aux hommes de guerre, et, des hauts rangs de la société, la politesse, la courtoisie gagnaient les couches inférieures. Les écrits de Ville-Hardouin, de Joinville ont, dans l'expression et dans la pensée, une douceur naïve qui fait naître le sourire et l'attendrissement, et parfois même des actions violentes contrastaient avec un langage suave et caressant. Un comte de Foix avait mandé un de ses vassaux dans son château, et, quand ce dernier fut arrivé, il le fit assassiner. «Ah! sire, dit le malheureux en mourant, vous ne faites pas gentillesse: vous me faites venir et puis m'occidez!» Saint Louis, si austère pour lui-même, aimait qu'à table on fût gai, de bonne compagnie, et surtout qu'on ne chuchotât point.

Parmi les coutumes du moyen âge que nous n'avons point gardées, citons celle-ci: — Le fiancé et la fiancée n'avaient qu'une seule et même assiette, d'où vient la locution: *Manger à la même cuvette*. Lorsqu'on donnait à laver avant le repas, les gens de bon air n'essuyaient pas leurs mains à la serviette, mais ils les faisaient sécher en les agitant gracieusement. Dans quelques parties de la France, on ne tuboyait pas la femme mariée, par respect pour le sacrement de mariage et pour la maternité.

C'était surtout dans les pratiques de l'hospitalité que régnait alors la politesse. Un casque doré, placé au-dessus de la porte d'un manoir, annonçait que ce logis était ouvert aux chevaliers et aux pèlerins, «car» c'estoit, dit le roman de Perce-Forrest, coutume en «notre bon pays, tant que courtoisie et charité y gnerent, que gentilshommes et nobles dames fissent «mettre au haut de leurs hostels un heaume en «signe que tous chevaliers passant par les chemins, «entrassent hardiment comme en leur hostel «propre.»

Le chevalier entre; le maître du logis et les dames le reçoivent au perron, les pages lui donnent à laver et on lui dit courtoisement: «Beau sire, soyez ici à votre aise, et si quelque chose déplaît à vos yeux, dites-le en maître, car vous l'êtes dès ce moment.» Au chevalier, on donne des banquets et des fêtes; au pèlerin, de larges aumônes; tous deux racontent ce

qu'ils ont vu dans leurs voyages, et à la départie on leur offre des présents, parce qu'ils sont venus voir monseigneur en son hôtel.

Aux repas solennels donnés par les princes, on plaçait l'oiseau d'honneur, le faisan ou le cygne, devant le chevalier qu'on estimait le plus preux; il devait n'accepter cet honneur qu'après une longue résistance. C'était sur cet oiseau que les chevaliers faisaient des vœux, souvent extravagants et romanesques; ce fut dans un de ces banquets que Robert d'Artois excita Édouard III à passer la mer et à revendiquer les prétendus droits de sa mère à la couronne de France. *Je promets*, disait un autre chevalier, la main étendue sur le faisan, *d'apporter à celle que plus j'aime, les armes du prince qui donnera le prochain tournoi, non que cet excellent prince ne soit plus preux que ne suis, mais que ne peut loyale affection?*

Lorsque arrivait dans une ville un étranger à qui on voulait donner des marques d'honneur et d'affection, on le faisait loger chez soi, comme on le fait aujourd'hui; mais, de plus, le maître de maison partageait son lit avec lui (les lits avaient douze pieds de large il est vrai), et si on ne pouvait lui offrir l'hospitalité, on le défrayait de toute dépense durant son séjour.

En guerre même, la courtoisie se faisait sentir encore. Duguesclin avait mené en Espagne les grandes Compagnies, composées d'hommes de toutes nations; le roi d'Angleterre rappela ses sujets, et ils vinrent tous, avant de partir, embrasser le héros breton, en lui disant :

« Cher sire, nous sommes obligés de partir, car notre seigneur nous rappelle; mais, par saint Georges, nous serons toujours amis, même en nous combattant.

— Il est raisonnable que vous suiviez votre maître, dit Duguesclin; ainsi doit agir tout prudent homme. La loyauté fit notre amour, et il restera loyal par delà; mieux vaut être ennemis vertueux qu'amis sans honneur. »

Les instructions que faisait Arnaud de Marsan, trouvère, à de jeunes chevaliers, sont remplies de conseils de bienséance, d'avis délicats sur la politesse, que notre siècle ne renierait pas.

Un autre troubadour écrivait à une jeune fille qui lui avait demandé des conseils : « Quand l'heure de manger sera venue et qu'on aura servi, faites-vous apporter de l'eau et trempez-en votre vin, car une dame ou une damoiselle sont perdues sans ressource pour peu qu'elles aient fait excès de vin. Ne pressez point ceux qui sont autour de vous de manger. Il est maléant de presser ainsi un homme qui se porte bien. Causez avec ceux qui se présentent, mais sans bruit et sans dispute : rien ne déplaît tant qu'une demoiselle qui crie, etc. »

Les longues guerres avec l'Angleterre, le règne triste et absolu de Louis XI altérèrent la douceur et l'aménité du caractère national, mais l'influence bénigne du *Père du Peuple*, l'ascendant d'Anne de Bretagne agirent sur la sociabilité de leurs sujets. C'est de la cour très-formaliste des ducs de Bourgogne que nous vient l'usage de mettre les mots de *belle* et de *beau* devant les titres de parenté. — Les ducs, parlant à leurs grands vassaux, et afin de rendre leur langage plus gracieux, leur demandaient

des nouvelles de leur *bel* oncle, de leur *belle* tante, de leurs *belles* cousines. Cette manière de parler ne désigne plus parmi nous que l'alliance et la distinction de la parenté réelle, formée par le sang.

Avant Charles VIII, on ne se déconvenait devant le roi qu'en entrant dans son appartement, en lui parlant à table, ou lorsqu'il buvait.

Les Espagnols nous firent connaître le nom de *Majesté*, qu'ils donnaient à leurs souverains, et les guerres avec l'Italie introduisirent en France les modes et même la politesse obséquieuse de la Péninsule. Le vieux poète du Bellay s'en moque dans un de ses sonnets, et l'on peut croire que, pour la politesse comme pour le climat, il préférerait à la servilité romaine la douceur angevine.

Sous les Valois, la culture extrême de l'esprit donna lieu aux relations de société; on aimait à se voir parce qu'on avait beaucoup de choses à se dire, et déjà se préparait, par la recherche des manières, par le goût pour les occupations intellectuelles, la domination des beaux-esprits et des précieuses de la Fronde. Beaux-esprits et précieuses firent régner, en souverains despotiques, la civilité et la grammaire; les longs compliments, le purisme du langage, la recherche des expressions, l'acuité des définitions caractérisent cette époque dont Molière s'est moqué, et qui, cependant, a servi à rendre plus délicates les mœurs et la langue. On se réunissait dans les alcôves, autour du lit de parade sur lequel la maîtresse de la maison était couchée, pour y causer et y entendre lire des vers; mais la marquise de Rambouillet trouva le lieu mal choisi, et elle habita sa société à entendre dans la chambre même, en dehors du lit et des balustres, les lectures et les discussions littéraires. Tout se ressentait de la courtoisie et de la politesse qui régnaient en France, les lettres, même les plus sérieuses, celles de madame de Chantal, par exemple, ont des tournures agréables et fines; les manières de la bourgeoisie et du peuple, copiées sur celles de la noblesse, avaient un charme que nous ne connaissons plus, et c'est dans la correspondance de madame de Sévigné qu'on peut voir le parfait modèle d'une société intime, où la politesse et les égards n'excluent pas l'amitié, et qui est éloignée de l'assujettissante étiquette de la cour de Louis XIV et de l'égalité familière de notre époque. On se voyait fréquemment, en visites, en soirées, en dîners, et comme on ne luttait pas de luxe et de dépenses, les relations étaient aussi aisées que cordiales.

La politesse était pour tous : Saint-Simon remarque que Louis XIV ôtait son chapeau à toutes les femmes, même aux servantes qu'il rencontrait dans la cour de Versailles, et, par un singulier usage, le roi, les courtisans, tous les hommes enfin, dinaient le chapeau sur la tête. Ainsi les usages varient, alors même que le désir de plaire et de s'obliger reste le même. Nous lisons aussi, dans madame de Sévigné, qu'elle visita tout Marseille, non au bras, mais sur le *poing* d'un parent de M. de Grignan.

On réduisait alors comme aujourd'hui la civilité en petits livres et en maximes. Quelques-uns de ces enseignements cérémonieux sont assez plaisants. On lit, dans le livre des *Réponses et Réparties*, qu'alors qu'un ami vous demande : « Comment vous portez-vous ? » il faut répondre : « Avec plus de crainte que jamais de vous déplaire ! » Si la personne chez qui vous êtes

en visite vous prie de passer la première dans le salon, vous devez résister et dire : « Ne m'empêchez-pas de vous rendre ce que je vous dois ! » ou bien : « N'insistez pas, monsieur; gardez le pouvoir que vous avez sur moi pour une meilleure occasion ! » Mais la bonne compagnie faisait justice de ces formules obséquieuses, dont on retrouve pourtant quelques traces dans les préfaces du bon Corneille.

Nous extrairons de madame de Genlis un passage qui fait connaître les manières du dix-huitième siècle, tout en critiquant celles du Directoire, époque à laquelle elle écrivait.

« De mon temps, la politesse était parfaite, et, par conséquent, toujours aimable; elle ne dégénérait jamais en froid cérémonial, et l'on évitait avec soin, dans la société, tout ce qui pouvait ressembler à l'étiquette et rappeler l'idée de quelque inégalité dans les rangs. On trouvait que chez soi il fallait savoir accorder des distinctions à ceux qui le méritaient, ou par la réputation, l'esprit, la considération personnelle, ou par leur place ou leurs emplois, sans jamais blesser les autres, ce qui se faisait fort naturellement, en s'occupant un peu plus de ces personnes, et non en leur donnant solennellement des préférences qui faisaient jouer un rôle subalterne à ceux qui ne les obtenaient pas. Lorsqu'on allait se mettre à table, le maître de la maison ne s'élançait point vers la personne la plus considérable, pour l'entraîner du fond de la chambre, la faire passer en triomphe devant toutes les autres femmes et la placer avec pompe à table à côté de lui. Les autres hommes ne se précipitaient point pour donner la main aux dames, comme on le fait aujourd'hui. Les femmes d'abord, sortaient toutes du salon; celles qui étaient le plus près de la porte passaient les premières; elles se faisaient entre elles quelques petits compliments, mais très-courts, et qui ne retardaient nullement la marche. Les hommes passaient ensuite, et tout le monde arrivé dans la salle à manger on se plaçait à table à son gré.

» En entrant ou en sortant d'un salon, on se croit obligé d'aller faire un compliment d'arrivée ou d'adieu à la maîtresse de la maison. Autrefois, au lieu de ces entrées triomphales, on se présentait modestement; on n'allait point attaquer avec intrépidité la maîtresse de la maison, et, souvent, une profonde révérence formait tout le cérémonial. Lorsqu'on sortait, on ne prenait point un congé solennel; on saisissait le moment où d'autres personnes entraient et on s'évadait sans être aperçu, afin d'éviter l'importunité réciproque des compliments et des reconduites. L'esprit de ces usages était bon, les parvenus de nos jours les ont dénaturés. »

Il semble que nous soyons revenus en partie à la simplicité polie de nos aïeux, après avoir, toutefois, traversé des phases où la civilité menaçait de périr, en compagnie de beaucoup d'autres institutions. L'égalité menaçante de 93 a passé, l'ignorance des parvenus du Directoire a passé, les airs militaires de l'empire ont passé, et, revenus de beaucoup d'erreurs, nous reviendrions tout à fait au ton de la bonne compagnie, n'était le cigare qui tue la conversation, et le luxe qui tue les relations intimes.

Les autres peuples de l'Europe ont suivi, en fait de politesse, une route à peu près parallèle à la nôtre; pourtant, ils ont des usages particuliers qu'il est bon de connaître lorsqu'on voyage, afin que nos hôtes soient satisfaits, car, selon l'excellente définition de la Bruyère : « L'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières, les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes. » Le fond de la politesse est toujours le même, mais elle peut s'exprimer d'une manière différente; ainsi, madame Swetchine ne pouvait, à cause d'une souffrance habituelle, rester en place, et elle marchait toujours en causant avec des intimes; lorsqu'une visite entrant, elle se rassoyait et disait quelquefois : « La politesse pour les autres consiste à se lever, la mienne est de m'asseoir. »

XXX.

LE POÈTE A MARIE

HYMNE COURONNÉ AUX JEUX FLORAUX.

Mère, les orphelins, les enfants aux pieds nus,
Les mendiants en pleurs, les anges inconnus
Qui vont visiter les chaumières,

Les pauvres, les petits connaissent ton autel,
Et portent chaque jour à ton cœur maternel
Leur bouquet de saintes prières.

La jeune épouse t'offre un enfant nouveau-né,
La vierge un chaste front de vertu couronné,
L'enfant son éternel sourire;

Mais rarement, hélas! un poète pieux
Incline à tes genoux son front harmonieux,
A tes parvis suspend sa lyre.

O ma mère! la vie à peine m'a bercé;
A peine dix-huit fois le printemps a passé
Sur mon cœur qui t'aime et qui chante;

Mais que te font les jours? Tous les miens sont à toi,
Prends-moi pour ton poète, ô ma mère, prends moi!
Pour dire ta beauté touchante.

Comme le rossignol écloit dans le printemps,
Que mon apostolat commence à dix-huit ans,
C'est l'âge où le cœur est plus tendre;

Et moi, je veux t'aimer, me suspendre à tes yeux,
Te chercher sur la terre et te chercher aux cieux,
Partout te voir, partout t'entendre.

Je ne veux voir que toi, mère, que ta beauté.
Azur, astres, frimas, roses, printemps, été,
En tout je veux voir ton image.

Je veux vivre à tes pieds ou caché dans ton sein,
Et mourir en baisant ta maternelle main,
Les yeux tournés vers ton visage.

PAUL REYNIER.

REVUE MUSICALE

Notre collection de morceaux de musique d'ensemble continue, ce mois-ci, par des trios de Beethoven, Haydn, Rasetti, etc., et des duos de Mozart, Mayseder, Louis et Leduc.

Comme musique de piano à quatre mains, nous donnons des quatuors de Mozart; la magnifique *Marche héroïque en mi majeur* de Pixis; des fantaisies de Pollet sur les *Noces de Figaro*, et *Partant pour la Syrie*, ainsi qu'une série de morceaux faciles de Leduc, sur des motifs d'opéras italiens.

Pour piano seul, le choix est des plus variés, et des premiers maîtres. Ainsi la fantaisie sur la *Sonnambula*, de Dohler; la grande sonate pathétique, en ut mineur, et la *Marche funèbre*, de Beethoven; les brillantes variations de Herz, et sa fantaisie sur la *Figurante*; les immortelles valse de Chopin, sont certainement des pages incomparables, et qu'on ne peut aborder qu'avec un talent de premier ordre.

Parmi les morceaux de musique moyenne force, on trouvera également des œuvres fort remarquables, telles que *Première Pensée*, barcarolle, et la *Tambra*, danse espagnole d'Ed. Savary; *Réverie créole*, de Brisson; les grandes variations de Prudent, sur un thème de Meyerbeer; le *Diamant*, de Cramer; *Souvenirs d'enfance*, *Cascade de Roses*, et *Souvenir de Boieldieu*, d'Ascher; la *Ronde des Lutins*, caprice de Poll da Sylva; la *Traversée*, charmant épisode musical, de Strauss; l'*Adieu des Hironnelles*, la *Moldave* et *Fanfare des Guides*, par madame Polmartin; *Mathilde*, mazurka sentimentale, par Louise Salomon; une *Noce Bretonne*, de W. Levey; *Combien j'ai douce souvenance!* de Charotte; et enfin, d'une exécution très-facile, des morceaux de Lecarpentier, Leduc, Hüntten, Fibich, Delisle, Moniot, etc.

Deux jolis quadrilles de H. Marx, intitulés *la Charmeuse* et *les Méprises par Ressemblance*, nous paraissent destinés à un succès brillant.

Une valse de Strauss, le *Bon Gôdt*, justifie admirablement son titre; et *Louise*, autre valse, de Ropicquel, est en ce genre une des meilleures publications de la saison.

Au nombre des autres danses de ce catalogue, nous citerons principalement la *Polka des Chasseurs*, de Brisson; *Belgrade*, polka orientale, de Marx; trois mazurkas, de Labitski; *Blondine*, autre mazurka, de Lambert; le *Lys dans la vallée*, de Leduc; *Simple fleur*, de Marx; *Junon*, de Baillieu, trois ravissantes schottischs; et enfin *O. dine*, redowa de Decombes, et *Angelina*, varsoyenne de Roubier.

Notre collection de morceaux de chant contient trois belles compositions de M. Poisot: le *Chant des Anges*, *Jehovah* et *Judith*; une chansonnette de madame A. Perrotet, *L'Avenir des Petites Filles*, qui est, à notre avis, le meilleur morceau qu'ait publié l'auteur; trois romances de couplet ayant pour titre: *Ce qu'aime Marie*, *Petit Oiseau*, *chante toujours*, *Deux Fleurs*; et une belle mélodie de Moniot, *Dieu bénit celui qui donne*, publications que nous recommandons plus particulièrement.

L'excellent recueil d'*Études primaires*, inscrit dans notre catalogue de février dernier, et composé par M. P. Valentin, pour servir d'introduction aux études des grands maîtres, obtient chaque jour l'approbation des professeurs les plus distingués. Aussi nous empressons-nous de signaler cet ouvrage aux familles qui désirent trouver pour leurs enfants, dans l'étude du piano, autant d'attrait que de travail. Ces petites études n'ont rien d'aride, elles sont chantantes, mélodiques et parfaitement progressives.

CAUSERIE. — CONCERTS. — NOUVELLES.

La fleur s'ouvre sur la colline,
L'oiseau jase dans le buisson ;
Le ruisseau dit à l'égéantine :
« Entends-tu ma douce chanson ? »
L'insecte s'éveille et bourdonne,
Tout murmure, sous le ciel bleu ;
C'est la musique vraiment bonne,
C'est la musique du bon Dieu.

Avouons, chères lectrices, qu'il y a de grandes vérités dans cette petite chansonnette ; avouons qu'après avoir assisté aux bals, aux concerts, aux représentations de toutes sortes dont l'hiver se montre prodigue, un air plus tranquille, une vie plus silencieuse, une musique plus simple, un ciel plus pur nous semblent délicieux et presque indispensables. Aussi courez-vous à la campagne au premier rayon de soleil, joyeuses comme des enfants qui font l'école buissonnière, et laissez-vous, sans nul regret, les fastueuses loges de l'Académie impériale, pour les bancs rustiques qu'abritent vos arbres séculaires. Mais une fois cachés sous vos ombrages, vous ne voulez plus qu'on vous entretienne des opéras passés, présents et à venir ; quelques analyses de concerts, quelques mois des mélodies religieuses du mois de Marie suffisent à votre curiosité, ce qui rend fort difficile la tâche que nous nous sommes imposée de vous enseigner chaque mois sur les nouveautés musicales. Voyons, que pourrions-nous bien vous offrir, chères filles d'Eve, variables comme les nuées et inconstantes comme le soleil ? des résumés chronologiques sur l'origine et les diverses phases de la musique dans tous les pays du monde ?

« Non ! non ! vous écririez-vous, nous en savons assez sur ce sujet, traité cent fois par les érudits de l'art. »

— De savantes théories sur la science aride et presque inexplicable de l'harmonie ?

« Excellent moyen de nous endormir, répondrez-vous en chœur. »

— De graves comparaisons entre les maîtres des différentes écoles qui se sont illustrés dans l'art de la composition ?

« Autant relire, me direz-vous avec un petit brin de mauvaise humeur, l'éternel récit de Thérémène ou la première page de la *Henriade*, ces deux modèles invariables de la poésie scolastique. »

En vérité, vous nous jetez dans un étrange embarras. Il faut que nous nous mettions en quatre pour vous faire tous les mois une longue conversation qui vous intéresse, vous amuse, vous instruit, et ceci, sans avoir la moindre notion de vos goûts, de vos caractères, de vos aspirations. Vous emportez le bienheureux journal sous votre bras, soit au bord de la mer, soit sous les grands arbres de vos bois ; vous êtes disposées par l'influence de la nature qui vous entoure à des idées riantes ou à des méditations romantiques ; et voilà qu'à la première ligne de notre interminable prose, l'ennui vous gagne ou l'impatience vous irrite ! Une réflexion me vient : si je vous racontais, pendant les quelques mois d'été, les épisodes les plus saillants de la vie des grands artistes ? Pas de réponse, on se consulte ; ma proposition n'est donc pas absolument mauvaise. Ne faut-il pas que vous connaissiez un peu les gens dont vous étudiez les œuvres ? Que vous appreniez les misères de leurs débuts, les travaux

de leur jeunesse, les progrès de leur talent, les gloires de leur âge mûr ? Est-ce qu'il ne se trouve pas dans les péripéties de l'existence d'un homme de génie des côtés qui nous attristent, d'autres qui nous émeuvent, d'autres qui nous enthousiasment ? D'ailleurs, pouvons-nous entendre un nom que la célébrité rend populaire sans désirer connaître avec détails tous les ouvrages de celui qui le porte, tous les événements auxquels ce nom a été mêlé ?

Grande est la différence qui existe entre l'analyse sérieuse de la vie et des œuvres d'un homme, et ces biographies quotidiennes dont la spéculation est le point de départ, et qui vantent ou écrasent les illustrations selon le plus ou le moins de profit que l'on en doit attendre. Cherchant la vérité partout, la puisant aux sources certaines, nous ne serons dans nos appréciations, ni bilieuse, ni débonnaire. Nous serons vraie, nous nous efforcerons, chères et très-indulgentes lectrices, de ne pas irriter, par de trop monotones récits, la délicatesse de vos nerfs. Là-dessus, que Dieu vous ait en sa sainte garde jusqu'à l'apparition sublime de notre premier numéro.

Le huitième concert de la Société du Conservatoire se composait de la symphonie en *fa* de Beethoven, de l'ouverture d'*Obéron* et de la bénédiction des drapeaux du *Siège de Corinthe*. Le programme nous offrait aussi un bel air de Haendel, une canzonetta de Mozart et un magnifique concerto pour violon de Mendelssohn, exécuté par Alard avec cette pureté, cette délicatesse et cette méthode qui ont rendu cet artiste célèbre un des chefs de l'école française. Bataille et Caseaux, qui tenaient la partie vocale se sont fait chaleureusement applaudir.

Nous avons assisté, à la salle de Herz, à la seconde séance des concerts de chant classique de la fondation Beaulieu, au bénéfice des pensions et secours de l'Association des Artistes musiciens. Marié, Lucien, Battaille, madame Viardot et mademoiselle Balbi, ont rivalisé de zèle et de talent dans cette solennité, où M. Deloffre, qui dirigeait l'orchestre, s'est particulièrement distingué.

La vigie théâtrale de la semaine nous signale comme un fait accompli l'engagement de Faure au théâtre impérial de l'Opéra.

Parmi les ouvrages reçus au Théâtre-Lyrique, on cite le *Roi des Aulnes*, paroles de M. Turpin de Sanssay, musique de M. Pierre Benoit, compositeur belge.

On assure que Meyerbeer s'occupe de la musique de *Goethe*, drame avec chœurs, de Henri Blaze, destiné à être représenté à l'Odéon.

Nous ne voudrions pas terminer cette revue sans jeter un coup d'œil sur la charmante opérette de salon contenue dans notre dernier numéro.

Toutes nos lectrices ont pu apprécier le talent de notre spirituelle collaboratrice, madame Adam Boissongier, dans le libretto de *Une Reine de vingt ans*. Nous n'en ferons donc pas l'analyse, conseillant à nos abonnées d'ouvrir leur journal de mai, elles apprécieront aussi bien que nous pourrions le faire ce petit épisode.

Les motifs de M. A. de Rocheblave, l'auteur de la musique, sont mélodiques et faciles. On sent que si le cadre est étroit, le compositeur sait s'y renfermer sans effort ce qui est déjà une preuve incontestable de talent.

La romance de Marie, quand le matin de ma fenêtre,

est expressive et d'un bon style. Dans le rondeau, qui nous paraît être le morceau le plus original, on remarque une allure vive et franche, qui contraste heureusement avec le duo qui le suit. Ce duo, pour deux voix de femme, est habilement dialogué. Dans la partie d'ensemble les effets sont bien indiqués et l'accompagnement dessiné avec un véritable savoir-faire.

La chanson qui suit le duo n'est pas sans caractère, mais, en général, nous trouvons que ce genre de musique manque de grâce. L'air final: *Comme Chris-*

tine, nous a paru être le moins remarquable. D'abord, il contient peut-être des notes trop graves, relativement au genre de voix qu'indique le reste du rôle de Marie.

Somme toute, il y a dans ce petit ouvrage plus à louer qu'à critiquer, et nous souhaitons à M. de Rocheblave un libretto plus étendu, bien certain que son talent tout à fait à son aise dans un cadre plus large pourra être plus convenablement apprécié.

MARIE LASSAVER.

Correspondance.

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE VI. — 1, Écusson avec T. A. T. — 2 et 3, Parure parisienne — 4, Entre-deux — 5, V. G. — 6, M. M. W. enlacés — 7, B. G., pour taie d'oreiller — 8, Ombrelle — 9, P. T. — 10, *Elise* — 11, Mouchoir avec écusson, et A. L. enlacés — 12 et 13, Parure avec entre-deux — 14, Écusson avec P. A. P. — 15 et 16, Entre-deux — 17, C. A. L., pour taie d'oreiller — 18, Entre-deux — 19, Mouchoir ou taie d'oreiller avec écusson et P. J. — 20, G. V.

COTÉ DES PATRONS.

21, Écusson avec A. A. — 22, O. P. — 23, L. P. — 24, *Philis* — 25, E. C. — 26, *Isaline* — 27, L. H. — 28 à 33, Chemise russe pour jeune fille — 34 à 39, Veste d'enfant de 3 ans — 40 Carré au filet — 41, Tricot anglais — 42, Dessous de lampe — 43 à 45, Bourse au crochet — 46 et 47, Jardinière chinoise — 48 et 49, Signet.

Jeanne à Florence.

« Paul, pourquoi coupes-tu tes fraises en deux dans ton assiette ? »

— C'est pour en avoir plus. »

La théorie est assez ingénieuse pour qu'on prenne la peine de l'appliquer, et c'est ce que je fais depuis quelque temps à l'égard de tes lettres qui deviennent bien rares, cela dit sans reproche, ma bonne Florence. Comme le petit gourmand, j'ai pris le parti de les couper en deux, remettant au lendemain la lecture de la seconde page, et me contentant de la première pour mon dessert du jour.

A quel système d'économie tu m'obliges de recourir !

Cependant, on dit qu'en moyenne un homme fait trois heures de conversation par jour, au taux de cent mots à la minute, vingt-neuf pages in-8° par heure, et je n'imagine pas qu'on accorde moins à deux petites personnes qui doivent avoir à se communiquer une foule de choses importantes. Nous sommes donc loin de compte, et pouvons aujourd'hui nous dédommager de notre long silence.

Sais-tu bien que tu es dans l'erreur, ma bonne amie, en te figurant à la place de Paris un immense désert qu'anime seulement le roulement des omnibus. Non, la désertion n'est pas complète, c'est à peine si elle a commencé ; à quoi faut-il attribuer

cette exception à la règle ? On oublie donc cette année que l'aubépine blanchit les haies, et qu'il fait bon courir dans les prés ?

Point du tout ; mais si de deux maux il faut choisir le moindre, de deux plaisirs, au contraire, il faut d'abord prendre le plus vif, et comme l'on s'est dit que dans quelques jours la campagne serait belle encore, tandis que serait fermé peut-être le salon qui vient de s'ouvrir aux Champs-Élysées, on est resté pour visiter l'exposition de peinture et de sculpture, remettant les départs au mois prochain.

— La voilà arrivée à son but, et tout ce long préambule n'avait pas d'autre objet que de m'amener, par une pente insensible, à écouter la description des trois mille tableaux exposés : où fuir maintenant, et comment sortir de ces galeries interminables ?

Je te prie de remarquer, Florence, que la première condition pour sortir d'un lieu quelconque, c'est d'y entrer d'abord, et jusqu'ici nous n'avons pas franchi le seuil du Palais de l'Industrie.

Nous ne le franchirons même pas, puisque tu parais si peu empressée, et pourtant — ce qui prouve bien que tout dépend du premier pas — si je te l'avais fait faire, ce pas, enchantée, ravie, enivrée, tu n'aurais pas demandé mieux que de prolonger notre visite pendant quelques heures.

Est-ce à dire que le salon de 1861 est à ses devanciers ce que la lumière du soleil est à celle d'une lampe fumeuse ? Il ne m'appartient pas de juger les œuvres d'art et de m'ériger en critique ; c'est pourquoi je te demande la permission de ne pas donner une forme à mes pensées à cet égard.

Je voulais seulement dire que si tu m'avais permis de te conduire devant une vasque placée à l'entrée et dans laquelle retombe un jet d'eau parfumé, tu te serais crue dans le laboratoire de Lubin ou de Faguer Laboullée, et ton odorat eût été si charmé que je ne mets pas en doute ton indulgence à l'égard des œuvres d'art.

Si j'avais en ma possession la baguette de Robert-Houdin ou celle d'Hamilton, je t'escamoterais à l'instant ton fin mouchoir de batiste et, dans une seconde, je te le renverrais imprégné des plus douces senteurs : il m'aurait suffi de l'approcher de ce jet d'eau.

Est-ce assez de raffinement et ne se croirait-on pas à Capoue ? Je me demande si les sybarites parisiens ont voulu faire coup double et se procurer à la fois les jouissances de l'odorat en même temps que celles de la vue, ou bien s'il y a là tout simplement une ruse de quelques artistes qui auront attribué à l'eau de Cologne la vertu que possèdent certains narcotiques de faire voir tout en beau.

La précaution n'était pas inutile, sans doute ; mais on avait malheureusement compté sans la grippe qui, méchamment, par esprit de jalousie peut-être, est venue faire élection de domicile dans les cerveaux parisiens.

L'idée n'en demeure pas moins ingénieuse et sera, dit-on, sous peu appliquée à la musique. L'harmonie imitative se doublera des parfums imitatifs ; ce qui veut dire que pendant l'exécution de telle valse appelée *violette*, par exemple, et dont le mouvement modeste et doux fera penser à la *timide amie des bocages*, des flacons d'essence de violette, par un mode que je ne connais pas encore, seront répandus dans l'air.

Le seul inconvénient de ce nouveau système sera de rendre impossible aux natures délicates et nerveuses l'audition d'un concert.

Eh bien, Florence, qu'en dis-tu ?

N'es-tu pas désireuse de venir t'assurer, par toi-même de la véracité de mon assertion ?

Tu le ferais, si déjà n'était fixé le jour de ton départ pour Dieppe. Il faut qu'à ce sujet je t'apprenne une très-jolie découverte qui te donnera l'occasion peut-être d'utiliser quelques-uns de tes loisirs des bains de mer, et te permettra de remplir ton écrin de perles fines et de camées.

Pour cela, comment s'y prendre ? Se lever avec le soleil et aller à la pêche de coquilles *bivalves*. Ouvrir ces coquilles avec soin, soulever adroitement l'habitant logé dans l'intérieur, de façon à ne pas le blesser ; creuser dans l'épaisseur de sa coquille une cavité dans laquelle on loge une petite pierre ronde ; puis refermer la coquille et la déposer avec d'autres dans de petits parcs entourés de baguettes ou de fascines : voilà tout.

Quelque temps après cette série d'opérations, tu repêcheras les sujets ainsi parqués, tu les ouvriras de nouveau, et, à ta grande surprise et satisfaction, tu

retrouveras la petite pierre recouverte d'une matière nacrée et transformée ainsi en perle brillante.

Tu obtiendras des camées, en substituant aux pierres, des plaques de métal estampé qui seront, de la même façon, recouvertes de la matière nacrée, déposée en couches égales comme le métal dans la galvanoplastie.

Est-ce assez joli ?

Je sais bien qu'il n'est peut-être pas très-équitable de s'introduire ainsi de force dans la demeure des gens, et de contraindre ces pauvres mollusques, fort à leur aise depuis la création, à vivre dans la gêne, au sein d'un local exigu.

Mais en cela ils ne feront que participer aux bienfaits de la civilisation qui nous a appris à respirer dans de petites boîtes, tandis que nos pères avaient de vraies maisons, de vraies chambres où l'on pouvait lever le bras sans courir le risque de rencontrer le plafond, et danser la bourrée sans être exposé à renverser une chaise ou un guéridon.

Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que le procédé de fabrication dont je viens de te donner une idée est dû aux Chinois — pauvres Chinois à qui l'on prend tout, même leurs secrets — et que les coquilles employées à cet usage sont celles de l'*anodonte*, qu'on trouve à l'embouchure du Ning-Po dans des eaux jumeaux et vaseuses.

Sur ce, ma chère Florence, je te souhaite un bon voyage, regrettant bien de ne pouvoir, avec toi, me livrer aux douceurs de la natation.

COTÉ DES BRODERIES.

1, Écusson avec T. A. T., fantaisie, plumetis et point de sable.

2 et 3, PARURE PARISIENNE à broder sur toile ou sur nansouk double, au plumetis, cordonnet et point de sable.

4, ENTRE-DEUX, plumetis.

5, V. G., gothique, plumetis.

6, M. M. W., enlacés, fantaisie, plumetis.

7, B. G., pour taie d'oreillers, grande anglaise ornée, plumetis.

8, Dessin d'OMBRELLE qu'on peut exécuter : 1° sur mousseline au plumetis, au point de chaînette ou au point de poste ; 2° en application de nansouk sur tulle d'Alençon ; 3° au point de chaînette, en cordonnet de soie noire, sur tulle noir.

9, P. T., anglaise ornée, plumetis.

10, *Élise*, anglaise ornée, plumetis.

11, MOUCHOIR JEUNE FILLE, plumetis, avec écusson et A. L. enlacés, anglaise ornée, plumetis et point de sable.

12 et 13, PARURE au plumetis et feston, avec entre-deux de valencienne ou de guipure.

A cet entre-deux, qui doit occuper l'espace compris entre l'entre-deux brodé et la garniture, on peut substituer une petite bande de batiste ou de nansouk double qu'on réunit par une piqure aux parties brodées.

Ce petit genre est tout nouveau et fort joli pour demi-toilette.

14 Écusson avec P. A. P., fantaisie, plumetis.

15 et 16, ENTRE-DEUX pour objet de trousseau, plumetis et point de sable.

17, C. A L. pour taie d'oreiller, grande anglaise, plumetis.

18, ENTRE-DEUX, plumetis.

19 et 20, MOUCHOIR avec écusson et P. G., fantaisie, feston. Ce dessin peut également servir pour taie d'oreiller.

COTÉ DES PATRONS.

21, ÉCUSSON avec A. A. plumetis.

22, O. P., anglaise ornée, plumetis.

23, L. P., gothique, plumetis.

24, Philis, anglaise, plumetis.

25, E. C., romaine ornée, plumetis et point de sable.

26, Isaline, anglaise, plumetis.

27, L. H., romaine fleurie, plumetis.

28 à 33, CHEMISE russe, pour jeune fille.

28, DEVANT ET DOS. Le dos se taille sur le même patron que le devant, il est seulement deux fois plus large.

29 et 30, MANCHE.

31, POIGNET DU HAUT de la chemise.

32, ÉPAULETTE.

33, CROQUIS.

Cette chemise se fait en jaconas, en percale ou en mousseline, et se brode en coton de couleur ou en laine fine. Le devant et le dos sont froncés du haut et montés sur l'épaulette et sur le poignet qui forme le tour du cou.

Ce poignet a 35 centimètres de long.

La manche est brodée dans le bas (n° 29) et à l'endroit occupé par le n° 32. Ce dernier motif forme des chevrons.

Cette broderie peut s'exécuter au point de chaînette, ou, ce qui est bien plus vite fait, à l'aide d'un point tendu. (Dans ce dernier cas, la broderie doit être faite au métier.)

Pour le dessin du devant, par exemple (n° 28), on tend le fil du commencement d'une ligne à l'autre, et on le retient en faisant les quadrillés, croisant le fil à l'endroit où les lignes se coupent.

Cette chemise est un délicieux vêtement d'été, aussi frais que distingué, et qui sera adopté à la campagne et aux bains de mer pour les enfants et les jeunes filles.

Elle se met par dessus le corset et dispense du corsage. On entre le bas dans la jupe de la robe, ajoutant une ceinture à longs bouts en taffetas ou en étoffe pareille à la robe. La ceinture suisse, donnée le mois dernier, est charmante sur la chemise russe, qui peut se mettre indifféremment avec toutes espèces de jupes; le nankin et la toile de Chine sont les tissus les plus commodes.

On peut ajouter un petit zouave pareil qui se met par-dessus la chemise.

34 à 39, VESTE D'ENFANT de trois ans.

34, Devant.

35, Dos.

36, Côté.

37, Revers de la manche.

38, Manche.

39, Croquis de la veste.

Cette veste se fait en popeline ou en nankin, et se garnit de quelques rangs de soutache. On peut la fermer par un ou trois boutons.

40, CARRÉ A BRODER sur un fond de filet, et destiné à un couvre-lit. On alterne les carrés de filet avec des carrés de batiste ou de nansouk.

Ce dessin peut également s'exécuter sur canevas au point de marque, et servir à utiliser des restes de laine, chaque carré pouvant se faire de nuances différentes. La réunion de ces carrés offre un effet original et varié; nous avons vu, exécuté de cette façon, un tapis, imitation de Smyrne.

41, TRICOT ANGLAIS, pour couvertures de laine ou de coton.

Montez des mailles en nombre impair. Au premier rang, prenez une maille à l'envers sans la tricoter, prenez ensuite deux mailles que vous tricotez à l'endroit, une jetée, une maille à l'envers sans la tricoter, deux mailles ensemble tricotées à l'endroit, et ainsi de suite.

Tous les rangs sont semblables. On peut ajouter sur les côtes de petites rosettes brodées à la main, au point de chaînette, et qui forment relief, comme l'indique le n° 41.

Selon qu'on emploie la laine ou le coton, on prend des aiguilles de bois ou d'acier.

42, DESSOUS DE LAMPE, bordé d'hermine. Le fond du dessous de lampe se fait en boudon de coton recouvert, au crochet, de laine de couleur, verte, groseille ou bleue. Au bord on ajoute l'hermine, qui se fait de la façon suivante :

On prend deux aiguilles à tricoter et un écheveau de laine blanche (laine 10 fils).

On monte 7 mailles, puis on tricote chaque maille en faisant une boucle à chaque maille, et pour cela, on procède de la façon suivante :

Après avoir monté les 7 mailles sur la première aiguille, on prend l'autre aiguille, on la passe dans la première maille; puis on tourne sa laine autour du doigt, la jetant sur le doigt et la ramenant en dessous; on passe ensuite cette laine entre les 2 aiguilles et on finit en tricotant à la fois le brin de laine qu'on vient de ramener entre les aiguilles et celui qui est resté sur le doigt. Cela fait, on lâche la boucle et on passe à la deuxième maille qu'on tricote de la même façon. Et ainsi pour les 7 mailles.

Ce premier rang terminé, on en fait un tout uni, ayant soin de ne pas serrer, pour ne pas diminuer la longueur des boucles.

Ce rang terminé, il est même bon de tirer à l'endroit toutes les boucles pour qu'elles ressortent mieux.

Le troisième rang se fait comme le premier avec une boucle à chaque maille.

Le quatrième est comme le deuxième.

On continue de la sorte jusqu'à ce qu'on ait une bande longue de 70 centimètres.

Sur cette bande, on ajoute, de distance en distance, en les alternant des boucles en laine noire. Pour cela, on prend une grosse aiguille à laine, on l'enfile de laine noire, mise en quatre, on la passe dans une maille, puis dans la maille voisine, mais sans tirer, afin de laisser à la boucle noire la longueur des boucles blanches.

On réunit par un surjet les deux côtés de la bande qu'on coud au bord du dessous de la lampe.

43 à 45, BOURSE AU CROCHET en cordonnet de soie. Le fond est noir.

Le n° 44 donne le détail de la dentelle.

Le n° 43 celui du dessin.

Montez quatre-vingt-dix mailles en cordonnet noir, réunissez pour former un cercle.

Faites dix rangs unis en cordonnet noir.

Au onzième rang, prenez du cordonnet or, faites deux mailles or, trente-cinq noires, deux or, vingt-deux noires, deux or, trente-cinq noires, deux or, vingt-deux noires.

Les 33 mailles noires forment le dessus de la bourse, les 35 autres les dessous; les 21 mailles intermédiaires forment les épaisseurs des côtés. Les 2 mailles or servent d'encadrement. C'est sur cet encadrement qu'est prise la dentelle.

Faites de même le douzième rang.

Au treizième rang, commencez les fleurettes.

Quand le premier rang des fleurettes est terminé, il faut augmenter d'une maille à chaque tour, et de chaque côté, jusqu'au rang où il y a six fleurettes.

Quand ce rang est terminé, il faut diminuer d'une maille de chaque côté.

46 et 47, JARDINIÈRE CHINOISE. Cette jardinière, qui se fait de différentes formes et de toutes grandeurs, est en bambou, et se trouve chez madame Legras, 350, rue Saint-Honoré. Nos amies pourront faire elles-mêmes la bande de tapisserie dont le n° 47 donne le dessin.

Les dimensions de cette bande, qui se fait sur canevas ordinaire, varient selon la grandeur de la jardinière. Celle que nous donnons a trente-cinq centimètres de long sur six centimètres de large. Elle se compose de petites colonnes de laine rouge séparées par des lames d'or, rattachées de distance en distance par des points en cordonnet de soie noire. La bordure se compose d'une double lame d'or retenue par des points de cordonnet noir, et placée entre deux raies blanches.

La bande terminée, on la double de taffetas on de percaline bleue, puis on réunit les deux côtés par un surjet, et on la place enfin entre les bambous rattachés entre eux dans le bas par un lapon, dans le haut par une petite ganse assortie à la tapisserie, et terminée par deux glands.

Aux grandes jardinières, on ajoute un intérieur en zinc dans lequel on peut mettre des fleurs naturelles.

Les petites servent de porte-allumettes.

48 et 49, SIGNET.

Le n° 48 donne le patron, grandeur naturelle, d'une des croix qui terminent le signet. Ces croix se taillent en bristol anglais, dit *Bristol à trous* chez les papetiers, et sur lequel on peut broder comme sur du canevas. Les doubles filets de la croix se font au point de marque, en cordonnet de couleur un peu fin.

Pour un signet, il faut quatre croix, chacune de ces croix se composant de deux parties semblables au n° 41, qu'on fixe l'une sur l'autre par quelques points, et entre lesquelles on place, dans le haut, l'extrémité du ruban du signet.

Ce ruban doit avoir de 40 à 45 centimètres de long.

MODES.

La cousine Rosalie, excellait à tirer parti des choses inutiles : Tel objet qu'elle craignait de ne pouvoir arracher à l'inutilité, lui coûtait des nuits d'insom-

nie; mais un instant d'inspiration la tirait de ses labeurs d'esprit, et elle nous arrivait radieuse, disant :

« Tu sais bien, Jenny, ce joli verre à liqueur dont le pied fut cassé, et que tu me donnas, il y a environ un an? Eh bien! j'en ai fait un coquetier, mais un coquetier charmant.

Et ma cousine montrait triomphalement ce soi-disant coquetier, mal assis sur un pied factice en fil d'argent, jouant le cristal, disait-elle.

» Ce coquetier devenait quelque temps le préféré, et ma cousine mangeait des œufs jusqu'à ce qu'un nouvel ouvrage, plus étonnant encore, vint détrôner celui-là. Son intelligence s'épuisait à domicile dans des travaux lilliputiens qui avaient fini par devenir sa joie et son orgueil. Sous ses intrépides et infatigables mains, un chapeau se convertissait en guêtres, un bonnet en pèlerine : « Elle est un peu courte, j'en conviens, disait-elle; mais songe donc que cette pèlerine était un bonnet! »

Eh bien, mes enfants, sans être tout à fait comme la cousine Rosalie, je crois pourtant qu'il y a plus d'un trait de ressemblance entre nous, et la preuve en est dans le soin que je prends de vous faire tirer parti de toutes choses, selon les besoins du temps.

J'ai pensé, par exemple, que plusieurs d'entre vous, installées maintenant à la campagne, étaient fort occupées de l'érection des reposoirs de la Fête-Dieu, et que l'ornementation de ces reposoirs était pour elles un sujet d'embarras.

Je viens donc vous rappeler que vos mères doivent avoir, dans quelque tiroir, des dentelles, des guipures ou des tulles, si jaunis, si gothiques, qu'il ne faut plus penser à les utiliser au profit de votre toilette, et je vous propose de changer ces vieilleries en dentelles d'or ou d'argent qui feront le plus bel ornement de vos chapelles.

Si donc, vous agréez ma proposition, faites vos recherches, et, les dentelles trouvées, laissez-les tremper une nuit dans une eau pure à laquelle vous aurez ajouté un peu d'ammoniaque liquide. Le matin, retirez la dentelle de l'eau, exprimez et faites sécher.

La dentelle ainsi dégraissée, doit être étendue sur une table bien propre, et, au moyen d'un pinceau coupé ras ou d'une brosse douce, on l'imbibe en battant perpendiculairement, et non en traînant ce pinceau ou cette brosse, avec une faible colle tremblante, comme la vendent les marchands de couleur pour la peinture en détrempe; seulement on doit faire fondre cette gélatine en la faisant chauffer un peu, et y ajoutant un tiers d'eau tiède; puis on laisse sécher la dentelle de nouveau, la plaçant sur une ficelle tendue.

Ces préparatifs terminés et la dentelle bien sèche, on la replace sur la table, mais cette fois en ayant soin de placer dessous une feuille de papier blanc.

Alors, on prend de nouveau le pinceau ou la brosse qu'on trempe dans du jaune de chrôme (couleur d'or) broyé à l'huile, et délayé avec du bon vernis copal blanc.

La couleur ne doit pas être trop épaisse, ni appliquée en trop grande abondance; il faut éviter surtout de boucher les mailles de la dentelle.

Puis, au fur et à mesure que cette couche de couleur est donnée bien également partout, on tire la

partie peinte sur une table faisant suite à celle sur laquelle on a donné le mordant (jaune de chrome), et en plaçant également sous la dentelle une feuille de papier.

Pendant que le mordant est encore assez humide pour être collant, on prend des feuillets d'or battu, que l'on trouve en livrets chez les batteurs d'or (pour l'or fin), et chez les droguistes (pour l'or faux).

On applique vite et adroitement ces feuillets sur la dentelle, et on les fait bien adhérer partout en appuyant convenablement, avec un tampon fait de vieux chiffons de linge fin et mou.

On retire ensuite plus loin la partie dorée; on presse encore de nouveau sur la table, mais sans mettre de papier sous la dentelle, et si, à quelques places, l'or avait manqué ou avait été enlevé par le tampon, il faudrait le remplacer de suite; enfin on étend pour faire sécher.

La même opération se continue de la même manière et sans interruption sur le reste de la dentelle.

La couleur broyée à l'huile et le vernis copal se trouvent chez tous les marchands de couleurs, ainsi que l'or faux, dit *or faux en livrets de Nuremberg*.

Le même travail peut s'exécuter en argent: il suffit alors de substituer aux feuillets d'or des feuillets d'argent fin. L'argent faux étant épais, cassant, lourd et d'une vilaine couleur grise, ne peut guère s'employer; l'argent fin, d'ailleurs, n'est pas d'un prix élevé.

Quant à l'or, si l'on prend du faux, il faut avoir soin de se procurer la qualité *non-cuivrée* ou rouge, ne noircissant pas.

Après vingt-quatre heures, la dentelle dorée ou argentée doit-être sèche; on la porte alors sur une table recouverte d'un essuie-mains plié en double, la plaçant de manière que l'or soit en dessous, et évitant de la traîner sur le linge.

Puis, au moyen d'une brosse douce et bien garnie, on bat sur le côté *envers* jusqu'à ce que l'or des trous des mailles soit enlevé; la dentelle, nettoyée par cette espèce de brossage, reste belle, solide et brillante.

Pour conserver, pendant plusieurs années, ces ouvrages sans altération, il faut, après leur emploi, les placer entre deux linges dans un tiroir, sous d'autres objets.

Tel est, mes belles demoiselles, le moyen qui permettra à vos doigts de fée de confectionner, à peu de frais, de beaux ornements destinés soit aux solennités religieuses, soit à d'autres décorations.

Toutes espèces de dentelles peuvent servir à cet usage; les plus grosses et les plus communes ne produisent pas le moins bon effet.

Maintenant, dites-moi merci, et écoutez quelques renseignements que j'ai recueillis à propos de vos toilettes d'été.

Les robes n'ont pas changé depuis le mois dernier, quant aux jupes du moins, qui se font très-ornées du bas. Nous en avons vu une en taffetas dont le bas formait de grandes ondulations bordées d'un liseré de couleur. Des biais terminés par des liserés, ou de petites chiorcées en taffetas, ou encore des guipures basses, sont plus nouveaux que les ruches à la vicille.

Le corsage châte, ouvert en cœur, et formé de plusieurs plis plats, à peu près tel qu'on le portait il

y a vingt ans, se fait généralement pour les robes légères, mousseline, tarlatane, barrée ou gaze.

Les manches continuent d'offrir la plus grande diversité. En un jour, chez Fauvet, nous en avons vu une variété de douze, toutes très-différentes, mais offrant tous les degrés compris entre la manche amazone presque juste, et la manche juive entièrement ouverte et très-longue.

Les robes d'alpaga se garnissent de plusieurs rangs de velours devant et au-dessus de l'ourlet. Le corsage est plat avec revers, également garni de velours. La manche est demi-large avec parements.

Les robes de toile et de nankin se soustachent avec fureur, de même que les costumes d'enfants.

Le petit chapeau égyptien en paille d'Italie que nous avons vu chez madame Planché, rue Ménars, orné d'une plume d'autruche et d'un petit pouff en taffetas, est extrêmement joli et a, sur la coiffure russe, le grand avantage de garantir un peu du soleil le visage de la fillette qui le porte.

On le fait également pour jeune fille. Pour la campagne et les bains de mer, la petite cloche anglaise, en paille marron, avec plume de même couleur, est la coiffure la plus commode. Pour amazone, le chapeau russe en paille noire, bordé de velours noir et orné d'une plume, a beaucoup de genre. Mais il est essentiel qu'il sorte d'une très-bonne maison.

Les ombrelles marquises sont remplacées cette année par de petites ombrelles à manches brisés, qui ont un délicieux petit air sans prétention, tout en étant les ombrelles des femmes élégantes.

A celles-là, nous conseillons toujours, pour les bains de mer et la campagne, le petit jupon lactière que madame Foucqueteau garnit d'une bande de taffetas noir, et qui, à cause de sa simplicité de bon goût, n'est pas encore tombé dans le domaine public. On lui préfère les grandes raies rouges qui attirent l'œil, qui l'attirent trop, hélas! pour le malheur de celles qui le portent.

Sous les toilettes légères, la cage empire est indispensable. Pour les robes de mousseline, madame Foucqueteau a des aciers très-étroits, très-souples, qui soutiennent merveilleusement bien la robe, sans produire ce ballonnage, ce mouvement de va et vient qui caractérisent les jupons mal faits.

Nous en avons vu un charmant en jaconas, garni dans le bas d'une ruche à la vicille, en nansouk.

Quant à la coiffure, nous ne savons rien de plus commode que la résille en soie, en chenille, en petit lacet, qui laisse bien à l'aise les cheveux qu'il suffit de rouler.

Pendant les mois d'été surtout, vous le savez, il ne faut pas négliger le soin de vos chevelures, qui causent parfois à vos mères de si grandes inquiétudes. Vous éviterez la chute des cheveux et la maladie qui détermine cette chute, en employant la *pommade* et l'*eau vivifiante* (en dépôt chez Binet, 29, rue Richelieu), cette pommade rendra une chevelure abondante et soyeuse à celles d'entre vous qui l'avez perdue, la donnant même à celles qui ne l'ont jamais possédée.

C'est sciemment que nous en parlons, mes enfants, ayant vu de nos yeux des cures vraiment merveilleuses.

EXPLICATION DE LA TAPISSERIE.

Ce beau dessin peut servir pour un tapis de table

ou pour devant de lit; on se rend compte de l'effet général en posant une glace à l'endroit où s'arrête le dessin et en la tenant verticalement.

On trouvera d'autres combinaisons en promenant cette glace sur le dessin, qui se trouvera ainsi modifié de mille façons.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Première toilette. — JEUNE FEMME. — Robe de taffetas. — Jupe garnie dans le bas d'un tuyauté. — Corsage à pointe orné d'une garniture tuyautée qui continue sur les manches. — Chapeau de paille de

riz, bavolet de crêpe blanc, plumes d'autruches blanches et mauves mélangées. Dessous assorti.

Deuxième toilette. — JEUNE FILLE. — Robe d'organdi. — Jupe ornée de quatre volants tuyautés avec tête. — Corsage châle, ouvert et plissé, avec chemisette brodée. — Manches larges, fermées au poignet. — Ceinture suisse en taffetas, avec longs bouts terminés par une frange et des quadrillés.

Troisième toilette. — PETITE FILLE DE DIX ANS. — Robe de taffetas. — Jupe ornée dans le bas d'un large biais pareil. — Corsage demi-décolleté, avec bretelles plissées. — Manches courtes. — Chemisette et sous-manches en mousseline. — Chapeau russe avec plume blanche et aigrette.

ÉPHÉMÉRIDES

12 JUIN 1772. — ASSASSINAT DU CAPITAINE MARION, A LA BAIE DES ILES.

Deux navires français, le *Mascarin* et le *de Castries*, abordèrent à la baie des Iles, dans le nord de la Nouvelle-Zélande. Le capitaine Marion, qui commandait ces navires, combla les insulaires de bontés, et il leur demanda, en échange, la permission de couper une nouvelle mâture pour le *Castries*, qu'une tempête avait déorganisé. Les naturels y consentirent et firent amitié avec les matelots et les charpentiers; les chefs prodiguèrent des marques d'honneur à Marion, qui avait toute confiance et venait fréquemment à

terre sans armes et presque sans escorte. Un jour, on ne le vit pas revenir. Un seul matelot, échappé par miracle, apprit aux équipages que le capitaine Marion et seize marins étaient tombés dans un guet-à-pens dressé par les sauvages, et qu'ils avaient été massacrés. Les deux vaisseaux durent s'éloigner, après avoir recueilli quelques débris humains, échappés à des repas de cannibales, et depuis cette époque, les relations des Français sur ces côtes perfides devinrent plus rares.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : Toujours pêche qui prend poisson.

RÉBUS

2
11
9
6
10

SE



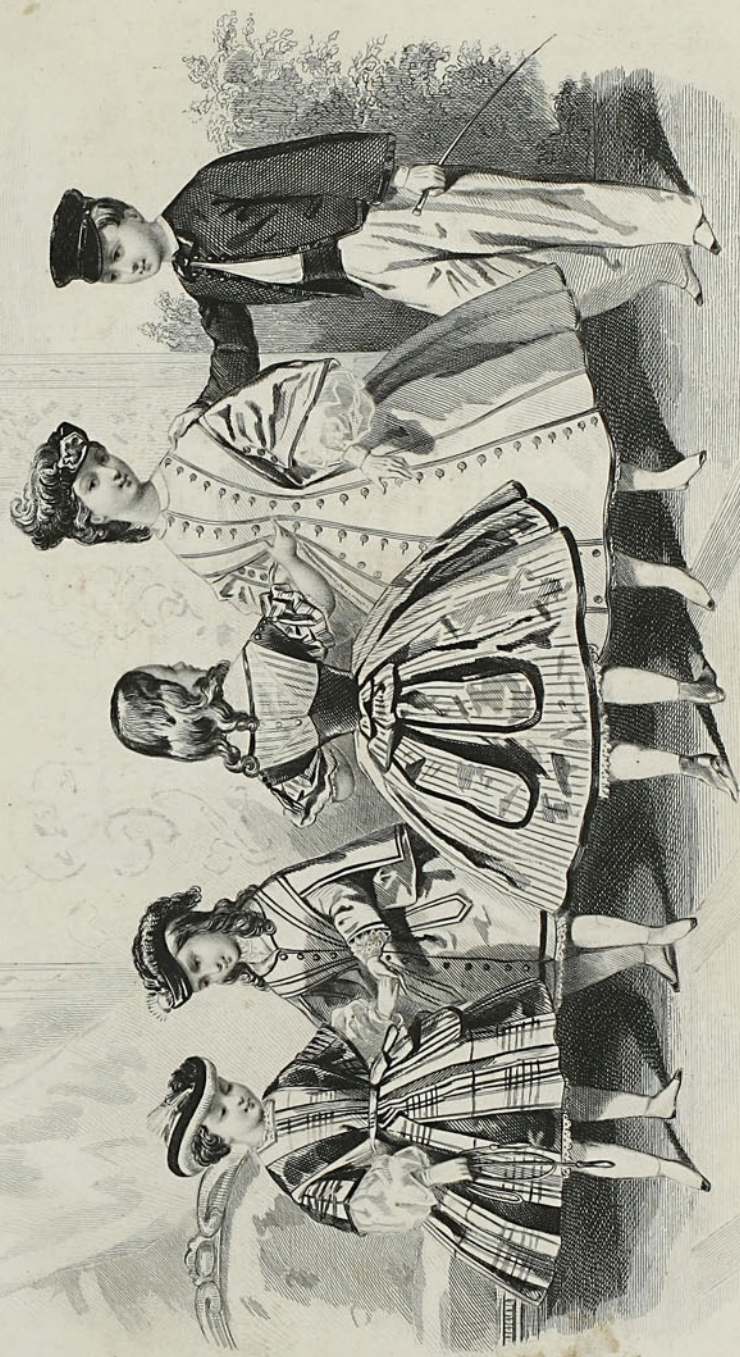
Louviers



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Longue Robe en soie et tulle de la collection de Mme A. Lottier



Longue

Journal des Demoiselles

5, rue de Valenciennes, 5.

